BtB Bureau de la traduction Translation Bureau

VOLUME 8/1 • PRINTEMPS/SPRING 2011

L'Actualité langagière / Language Update

www.btb.gc.ca/actualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Du Nord au Sud : la terminologie tous azimuts / From North to South: Far-reaching terminology

« en charge de »

Baudelaire traduit en prison par un professeur de traduction / Baudelaire translated in prison by a translation professor

Gender-neutral writing: Questions of usage

Grammaire traditionnelle ou nouvelle grammaire? Une fausse question, un vrai débat

Traduire *should*

Les fourches caudines et autres expressions historiques

Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires?

Abrégé de traduction automatique / Machine translation in a nutshell

Gens d'ici et gens d'ailleurs : comment les nommer

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Public Works and Government Services Canada
Canada

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frèdelin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler? Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can also reach him by telephone at 819-956-8473 or by fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ils sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2011

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2011

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs
Our Contributors

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction. / ***Jean Delisle***, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author or co-author of some 20 books, which have been translated into about 15 languages. His research areas are the history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / ***Jacques Desrosiers***, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Docteur en linguistique de l'Université Paris V, ***Georges Farid*** enseigne à l'Université du Québec en Outaouais depuis 1979. Il a présenté de nombreuses communications sur divers aspects de la langue française au Canada comme à l'étranger et publié plusieurs livres et articles sur la grammaire française. / ***Georges Farid*** obtained his Ph.D. in linguistics from Université Paris V and has been teaching at the Université du Québec en Outaouais since 1979. He has presented numerous papers on various aspects of the French language, both in Canada and abroad, and published a number of articles and books on French grammar.

Francine Gosselin, gestionnaire de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, coordonne les activités des réseaux nationaux de terminologie, y compris la gestion des dossiers autochtones. / ***Francine Gosselin***, a project manager at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, coordinates the activities of the national terminology networks, including management of Aboriginal files.

Marise Guay est langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction. Elle contribue au Portail linguistique du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®*. / ***Marise Guay*** is a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services. She contributes to the Language Portal of Canada and the *TERMIUM Plus®* writing tools.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de précieux logiciels. / ***André Guyon*** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop valuable software.

Louise-Laurence Larivière est docteure en linguistique et chargée de cours au Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal. Elle a publié, entre autres, *Pourquoi en finir avec la féminisation linguistique ou À la recherche des mots perdus* et *Guide de féminisation des noms communs de personnes*. / ***Louise-Laurence Larivière*** holds a doctoral degree in linguistics and is a lecturer in the Université de Montréal's translation and linguistics department. Her published works include *Pourquoi en finir avec la féminisation linguistique ou À la recherche des mots perdus* and *Guide de féminisation des noms communs de personnes*.

Frèdelin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, ***Frèdelin Leroux fils*** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / ***Barbara McClintock***, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseure du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for updating the Spanish component of *TERMIUM Plus®*. / Terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, ***Irma Nunan*** contribue à l'enrichissement du contenu espagnol de *TERMIUM Plus®*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / Vancouvéroise, ***Frances Peck*** est rédactrice et réviseure. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes gouvernementaux et privés.

André Racicot, diplômé en science politique et polyglotte, est formateur au Bureau de la traduction, où il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde*. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, ***André Racicot*** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®* et du Portail linguistique du Canada. / ***Fanny Vittecoq***, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus®* and the Language Portal of Canada.

ABONNEMENT PAPIER
(SS2-4/8-1)

Au numéro

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adresse aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES
(SS2-4/8-1)

Per issue

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Le billet du rédacteur en chef
From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

La force des réseaux

C'est bien connu, les langagiers sont pour la plupart des solitaires. Certains préfèrent la compagnie des dictionnaires à celle des êtres humains. D'autres, les ermites, travaillent carrément dans l'isolement. Mais attention au mythe! Ne sont pas pour autant tous ennuyeux les langagiers. N'empêche que les professions langagières prêtent à peu de contacts humains. Et c'est encore plus vrai pour les pigistes qui travaillent à la maison. Comment faire alors pour établir des contacts professionnels, rencontrer des collègues? Une avenue, les réseaux.

Non, je ne vous parle pas des réseaux électroniques, ô combien populaires aujourd'hui, mais bien des réseaux humains, ceux où les contacts sont réels, non pas virtuels. Ceux dont l'objectif premier est l'entraide.

Des réseaux, le secteur langagier canadien en compte quelques-uns. L'un d'eux est le Réseau des traducteurs et traductrices en éducation (RTE). Le RTE, c'est quoi? C'est un réseau d'entraide qui compte des membres dans tout le Canada, et même à l'extérieur, et dont l'objectif premier est d'harmoniser la terminologie de l'éducation en français et en anglais au Canada, dans le respect de la diversité et de la complexité des systèmes éducatifs et de l'héritage linguistique de chacun (http://www.rte-nte.ca/index.fr.stm).

L'an dernier, le RTE célébrait son 25e anniversaire, un jalon important qu'il a souligné à l'occasion de son dixième colloque biennal, à Cornwall. J'y étais. Comment faire autrement, avec un programme aussi alléchant!

Je ne vous le cacherai pas. À mon arrivée, j'avais l'impression d'être un intrus, un voyeur, parmi les membres d'un réseau aux liens tissés serré. Mais rapidement, je me suis senti comme un des leurs, étant accueilli à bras ouverts. Ce furent deux très belles journées, où j'ai fait la rencontre de langagiers passionnés, intéressants, sociables, sympathiques, chaleureux. Des gens animés par la volonté de faire rayonner la profession langagière. Et, la cerise sur le gâteau, j'ai pu perfectionner mes connaissances grâce à des conférences amusantes, mais surtout enrichissantes.

Comme quoi les langagiers ne sont pas *tous* ennuyeux et les meilleurs réseaux sociaux ne sont pas *tous* sur Internet…

Longue vie au RTE et à tous les réseaux de langagiers! ■

Strength in networks

It's a well-known fact that language professionals are, for the most part, a solitary bunch. Some prefer the company of dictionaries to that of people. Others, the recluses, actually work in total isolation. But don't be fooled! Language professionals are not all boring! Still, it's true that the language professions do not lend themselves to much human contact. This is even more the case for freelances working out of their homes. So what should one do to develop professional contacts and meet colleagues? One avenue is networks.

No, I'm not referring to online networks, as popular as they are these days, but rather traditional networks, which involve real, not virtual, contact. The primary objective of these networks is mutual support and assistance.

The Canadian language sector has a few such networks, one of which is the Network of Translators in Education (NTE). What is the NTE, you may ask. It is a self-help group, with members across Canada and beyond, whose first objective is to harmonize French and English terminology usage in education in Canada, while fully respecting the diversity and complexity of its education systems and their linguistic heritage (http://www.rte-nte.ca/index.en.stm).

Last year, the NTE celebrated its 25th anniversary, an important milestone, which it marked at its 10th biennial symposium, in Cornwall. I was there. Given the intriguing program, how could I miss it?

I'll admit that when I arrived, I felt like an intruder, an outsider looking in on a tight-knit group. But it wasn't long before I was welcomed with open arms and felt like one of them. It turned out to be two very enjoyable days during which I met many enthusiastic, interesting, sociable, warm and friendly language professionals—people enlivened by their desire to bring the language professions to the fore. The added bonus was that I was able to enhance my knowledge through the many entertaining and, above all, enriching presentations.

So it appears that language professionals are *not* all boring and that the best social networks are *not* all online.

May the NTE and all language professional networks enjoy a long and prosperous life! ■

Sommaire
Summary

Le mot de la PDG : Le mélange des générations / A Word from the CEO: Generational diversity
***Francine Kennedy*, page 5**

Les départs à la retraite et la présence croissante de la génération Y dans la main-d'œuvre changent les milieux de travail. L'industrie langagière n'y échappe pas. / Retirements and the growing presence of Generation Y in the workforce are changing the workplace. The language industry is no exception.

L'industrie en marche : Du Nord au Sud : la terminologie tous azimuts / Industry Insights: From North to South: Far-reaching terminology
***Francine Gosselin*, page 6**

L'Institut culturel Avataq, dévoué à l'épanouissement de la culture inuite, lutte contre l'érosion majeure que subit l'inuktitut au Nunavik, dans le Nord du Québec. / The Avataq Cultural Institute, which is dedicated to the promotion of Inuit culture, is fighting the major erosion of Inuktitut in Nunavik, in northern Quebec.

The Word Geek: From brand names to the smart grid
***Barbara McClintock*, page 7**

Several years ago, companies hated seeing their names employed as verbs in popular usage. Now, the opposite is true: companies are choosing names with a good chance of becoming verbs. / Il y a quelques années, les entreprises détestaient voir leur nom devenir un verbe dans l'usage courant. Aujourd'hui, elles choisissent au contraire des noms qui ont des chances de le devenir.

Mots de tête : « en charge de »
***Frèdelin Leroux fils*, page 8**

Les Québécois ont été pionniers dans l'emploi de cette expression critiquée. Les Français ont pris le relais bien plus tard, et ne s'en sont pas privés depuis. / Quebeckers pioneered the use of this frowned-upon expression. The French adopted it much later and haven't been shy about using it.

Baudelaire traduit en prison par un professeur de traduction / Baudelaire translated in prison by a translation professor
***Jean Delisle*, page 10**

L'isolement dans une cellule serait-il propice à la traduction? On a traduit Proust et Baudelaire dans une geôle. L'auteur rappelle la carrière remarquable du linguiste catalan Carles Castellanos. / Is the solitude of prison conducive to translation? The works of Proust and Baudelaire were translated in a jail. The author recounts the remarkable career of Catalan linguist Carles Castellanos.

English Pointers: Gender-neutral writing (Part 2): Questions of usage
***Frances Peck*, page 14**

Many words with a sexist connotation can be made gender-neutral, but there are exceptions, such as *manslaughter* and *craftsmanship*. / On peut neutraliser le genre de beaucoup de termes à connotation sexiste. Mais pas de tous, comme le montrent des mots tels que *manslaughter* et *craftsmanship*.

El Rincón Español: Dietas
***Irma Nunan*, página 16**

El concepto de dieta se refiere a la cantidad de alimentos que se deben ingerir diariamente para satisfacer todas las necesidades nutritivas del organismo para su buen funcionamiento. Existen cientos de dietas, pero a grandes rasgos, se pueden agrupar en dos tipos principales: terapéuticas y no terapéuticas.

Grammaire traditionnelle ou nouvelle grammaire? Une fausse question, un vrai débat
***Marise Guay*, page 18**

Dans quel camp êtes-vous? Fausse question selon l'auteure, qui, dans ce premier article d'une série, rappelle quelques dates importantes dans l'histoire de la grammaire française. / Which camp do you fall into? According to the author, that's the wrong question to ask, and in this first article of a series, she points to several important dates in the history of French grammar.

Français pratique : Traduire *should*
***Jacques Desrosiers*, page 21**

Dans le domaine médical – et ailleurs aussi – il semble bien que les traducteurs aient de bonnes raisons de ne pas rendre *should* par le conditionnel. / In the medical field—and others as well—it appears that French translators have good reasons for not using the conditional when translating *should*.

Traduire le monde : Les fourches caudines et autres expressions historiques
***André Racicot*, page 24**

Nombreuses sont les expressions qui tirent leur origine d'une bataille, d'une guerre, d'un coup d'État inscrits dans le grand livre de l'Histoire. / Throughout history, many an expression has originated on a battlefield, in a war or in a *coup d'état*.

Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires?
***Georges Farid*, page 26**

L'auteur est d'avis que, si les dictionnaires extirpaient de leurs pages des injures racistes comme *chinetoque*, *youpin* ou *yankee*, celles-ci finiraient par tomber en désuétude. / The author believes that if racist insults such as *chinetoque*, *youpin* or *yankee* were removed from dictionaries, then they would fall out of use.

Carnet techno : Abrégé de traduction automatique / Tech Files: Machine translation in a nutshell
***André Guyon*, page 30**

Il existe trois types de systèmes de traduction automatique : les systèmes statistiques purs, ceux à base de règles et les hybrides. Ces derniers prévaudront, selon notre chroniqueur. / There are three types of machine translation systems: pure statistical, rule-based and hybrid. Our contributor believes that hybrid systems will ultimately win the day.

La petite histoire d'une expression : *Perdre son latin*
***Fanny Vittecoq*, page 35**

Le latin a beau n'être parlé que par quelques érudits, on n'a pas fini de le perdre. / Although Latin is now spoken by only a few scholars, it still hasn't lost its power to confound us.

Gens d'ici et gens d'ailleurs : comment les nommer
***Louise-Laurence Larivière*, page 36**

De trois choses l'une : si vous vivez dans le pays où vous êtes né vous êtes un *autochtone*, si vous descendez des premiers occupants un *autochtone aborigène*, si vous êtes né ailleurs un *allochtone*. / You can be described in one of three ways: if you live in the country where you were born, you are *autochtone*; if you are descended from one of the first peoples of a country, you are *autochtone aborigène*; and if you were born elsewhere, you are *allochtone*.

Le mot de la PDG
A Word from the CEO

Francine Kennedy

Le mélange des générations

Aujourd'hui, les milieux de travail regroupent souvent des employés de plusieurs générations. Ce phénomène, qu'on appelle « milieu de travail intergénérationnel », « équipe multigénération », « diversité générationnelle » ou « mélange des générations », n'est pas sans transformer la culture des milieux de travail. Des changements ont déjà commencé à se faire sentir, et l'industrie de la langue n'y échappe pas.

Au Canada, bon nombre des langagiers salariés ont été recrutés pour répondre à la demande créée par l'adoption de la *Loi sur les langues officielles* en 1969. Dans les dernières années, l'industrie s'est attelée à combler la pénurie qu'engendre le départ à la retraite de ces langagiers. En effet, alors que ces derniers atteignent l'âge de la retraite, une vague de jeunes de la génération Y font leur entrée sur le marché du travail. Selon une prévision récente, les employés de la génération Y représenteront bientôt 38 % de la main-d'œuvre*. Parallèlement, les employés âgés de 45 à 64 ans — les *bébé-boumeurs* — représentent toujours un fort pourcentage de l'effectif**. Ces statistiques, qui sont le reflet de milieux de travail multigénérationnels, s'appliquent à tous les secteurs, y compris l'industrie de la langue.

Qu'implique ce mélange des générations? Il faut maintenant tenter de concilier les diverses caractéristiques de chaque génération, que ce soit les méthodes de travail et d'apprentissage, l'utilisation des technologies au travail, les aspirations professionnelles, etc. Toutefois, si on profite des atouts de chaque génération et qu'on encourage la collaboration entre les différents groupes, le mélange des générations peut s'avérer extrêmement bénéfique. Par exemple, il permet d'assurer le transfert des connaissances, de la génération plus âgée à la plus jeune, et vice-versa. En outre, mettre à profit les talents et les styles de chacun permet d'enrichir le milieu de travail et d'intéresser les employés à la réussite de leur organisation.

C'est pour ces raisons que l'industrie de la langue a grandement intérêt à profiter des possibilités qu'offre le mélange des générations et à encourager une étroite collaboration entre les différents groupes d'âge. ■

* *GÉNIAL!* (vidéo), Quality Media Resources, International Tele-Film (une division de Visual Education Centre Limited).

** « Dix-septième rapport annuel au Premier ministre sur la fonction publique du Canada », greffier du Conseil privé et secrétaire du Cabinet.

Generational diversity

It's not at all unusual in today's workplaces to find several generations of employees under one roof. Whether it's referred to as "the intergenerational workplace," "multigenerations," "generational diversity," or even "generation blend," this phenomenon is certain to transform the workplace culture. In fact it has already started to do so. And this is the case in the language industry as well.

Many of the language professionals working in the industry in Canada were recruited to meet the demand created by the adoption of the Official Languages Act in 1969. In recent years, with the industry working hard to fill the gap that will be left as many of that group reach retirement age, a wave of Generation Y employees has entered the workforce. I recently heard a prediction that Generation Y members will soon account for 38 per cent of all employees.* At the same time, the group that falls into the age range of 45 to 64 years (often referred to as the baby boomers) continues to make up a significant percentage of the public service workforce.** If you extrapolate these numbers to the language industry, you get the picture of a multi-generational workplace much like those in other sectors.

So what is the significance of this mix of generations? It brings the challenge of reconciling differences in how these groups work, how they learn, how they use technology in their work, how they envision their career paths and other characteristics. But the potential benefits are huge if we tap into what each generation has to offer and encourage a synergy between them. For one thing, when generations mix in the workplace, there is the advantage of knowledge transfer—and by that I mean both from the older generation to the younger one, and vice versa. And embracing diverse talents and styles makes the working environment all the richer and employees more engaged in the success of their organization.

That is why, in our industry, we have every reason to welcome the opportunity that multi-generational diversity brings to the language professions and encourage the strong collaboration of different groups. ■

* Video *AWESOME!*, Quality Media Resources, International Tele-Film (A division of Visual Education Centre Limited).

** "Seventeenth Annual Report to the Prime Minister on the Public Service of Canada," Clerk of the Privy Council and Secretary to the Cabinet.

L'industrie en marche | Industry Insights

Francine Gosselin

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Du Nord au Sud : la terminologie tous azimuts

Avataq… vous connaissez? Non, cela n'a rien à voir avec un certain film de science-fiction. Et si je vous dis Nunavik? Vous pensez nordicité, et vous n'avez pas tort.

L'Institut culturel Avataq existe depuis 30 ans. Son mandat : préserver la culture et la langue inuites pour les générations futures. Depuis quelques années, le Bureau de la traduction, par l'entremise de la Direction de la normalisation terminologique, entretient des liens avec cet organisme. Il a signé des accords de coopération visant notamment l'éventuelle diffusion de la terminologie inuktitute d'Avataq dans *TERMIUM Plus®*, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada.

En octobre dernier, cinq représentants d'Avataq sont venus à Gatineau pour une session de formation en terminologie. Leur crainte que l'inuktitut, qu'ils considèrent comme un trésor national, disparaisse d'ici la prochaine génération était le principal sujet des discussions qu'ils ont eues avec divers intervenants dans la région de la capitale nationale. Le projet Inuktituurniup Saturtauninga (se réapproprier et revitaliser l'inuktitut), lancé par Avataq il y a quelques années, a mis en lumière l'état alarmant de l'inuktitut au Nunavik, que ce soit l'érosion majeure de cette langue, la disparition de termes, la faible qualité de la langue parlée, la piètre connaissance de la langue chez les moins de 30 ans ou l'absence de termes pour nommer les nouvelles technologies.

Les activités de ce projet ont permis aux langagiers de l'institut de constituer une banque de terminologie inuktitut-anglais d'environ 25 000 termes. Cependant, puisqu'ils estiment que certains de ces termes méritent d'être réétudiés, il est pour l'instant prématuré d'ouvrir au public cette impressionnante banque de données.

Les représentants d'Avataq ont convenu qu'il serait avantageux d'établir un partenariat avec le Bureau de la traduction; celui-ci participerait à la révision des termes de la banque. La diffusion de cette terminologie, par l'entremise de *TERMIUM Plus®*, contribuerait à l'effort de propagation de l'inuktitut partout dans le Grand Nord canadien.

La visite des représentants d'Avataq s'inscrivait dans une volonté commune de diffuser et de mettre en valeur la langue inuktitute au Canada. ■

From North to South: Far-reaching terminology

Avataq: sound familiar? No, it has nothing to do with a certain sci-fi blockbuster. And if I said Nunavik? Then you'd think of the North, and you'd be right.

The Avataq Cultural Institute has been in existence for 30 years. Its mandate is to preserve the Inuit culture and language for future generations. For the past few years, the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate has had ties with this organization. It signed co-operation agreements designed to explore the possible dissemination of Inuktitut terminology from Avataq through *TERMIUM Plus®*, the Government of Canada's terminology and linguistic data bank.

In October 2010, five representatives of Avataq travelled to Gatineau for a training session on terminology. Their fear that Inuktitut, which they consider a national treasure, will disappear within a generation was the main topic of discussion with the various people they met with in the National Capital Region. The Inuktituurniup Saturtauninga (reclaiming and revitalizing Inuktitut) project, started up by Avataq a few years ago, has brought to light the alarming state of Inuktitut in Nunavik: the major erosion of the language, the disappearance of terms, the poor quality of the spoken language, the lack of knowledge of the language among those under 30 and the absence of terms for new technologies.

Through the project activities, the language professionals at Avataq have established an Inuktitut-English terminology bank containing some 25,000 terms. However, because they feel that some of the terms need to be re-examined, for the time being it is premature to open up this impressive data bank to the public.

The Avataq representatives agreed that it would be beneficial to establish a partnership with the Translation Bureau for the revision of the terms in the bank. The sharing of this terminology through *TERMIUM Plus®* would help in the effort to spread Inuktitut across Canada's Far North.

This visit ties in with the organization's commitment to develop and promote the use of Inuktitut in Canada. ■

Barbara McClintock

From brand names to the smart grid

The "verbing" of brand names

A *New York Times* article by Nick Bilton last November has language professionals all atwitter, or at least "twittering,"[1] about the marketing success of some IT brand names so commonly used that they have become verbs. The author refers to an interview with Fred R. Shapiro, an editor and trademark consultant, who pointed out that, until recently, companies were loathe to allow their brand names to be used indiscriminately, because their trademarks would be weakened. "The success of brands in technology, like Photoshop and Google, has opened people's eyes to the fact that becoming a verb is not always a bad thing," Mr. Shapiro said.[2]

Since at least the 1940s, some popular brand names, such as fridge, kleenex, tampax, thermos and band-aid, have become generic common names. Hoover vacuums spawned a verb, to *hoover* (chiefly British). Named after the man who commercialized them, *hoover* is considered a proprietary eponym[3] rather than just an eponym (a person after or for whom something is named), because it is a brand name. Such commonly used words are also referred to as *genericized trademarks* or *generic trademarks*. Much to the Xerox company's chagrin, its name became synonymous with photocopiers and started being used as a verb. Xerox "has long urged consumers to 'photocopy' rather than 'xerox' documents... That's why companies acquire trademarks, after all."[4]

It is still popular to say "look in the fridge" (from Frigidaire) rather than "in the refrigerator," "pass me the box of kleenex" and not the "box of facial tissues." *Band-Aid* (often not capitalized) has even acquired an additional meaning: a *band-aid solution* is a temporary solution. Surprisingly, in Quebec *joual*, the word *plaster* is still used, from the old British expression *sticking plaster*, which is not used in English Canada anymore. *FedEx*, *photoshop* and *facebook* are some other eponymous verbs, e.g. "I facebooked that link."

Taking a new approach to this issue, Microsoft CEO Steve Ballmer recently commented to *The New York Times* that *Bing* "works globally" and has the potential "to verb up."[5] It will be interesting to see which terms will survive over the years when there are competitors for the verbing honour: will we say "google it" or "bing it" in the future? iPhone or smart phone?

The same phenomenon exists in French. The usual translation for *tweet* is *twitter* or *tweeter* in French, although *gazouiller* is making some inroads in newspapers:

Je l'ai twitté.[6]

C'est très tendance de gazouiller (tweeter) durant le party de Noël.[7]

E-cars

Companies need to study the cultural impact of brand names. The name of Audi's new *e-tron* electric car "hits the fan." A scatological reference in French, *e-tron* causes French speakers to burst out laughing. In any case, the company could have come up with something more original than the ubiquitous *e-* prefix!

It's a smart world

Just like the *e-* prefix, *smart* is everywhere these days in marketing (*intelligent* or *futé* in French). In the U.S., the smart grid (*réseau intelligent*[8]) is shaping up to be a new multibillion dollar industry focusing on smart meters. The HydroOttawa website calls the smart grid "The Future of the Provincial Electricity Grid."

The smart grid is a two-way communication system providing access to detailed information about energy consumption, encouraging more efficient energy use. You will know what the electricity price is each day so, if it is low, you can charge your hybrid or electric car's battery. The U.S. "will soon have 400 *installed stations*."[9] According to *The Gazette*, the first electric vehicle charging stations (*bornes de rechange pour véhicules électriques*[10]) were installed at the Sheraton Hotels in Montréal and Toronto in December 2010. Moreover, when the power grid has been modernized, you will be able to "charge up" your car in your own driveway, and all the information on your energy use will be sent to your smart phone. Coming soon! ■

Sources

1 http://bits.blogs.nytimes.com/2010/11/30/for-start-ups-the-ultimate-goal-becoming-a-verb/?scp=1&sq=verb%20bilton&st=cse.

2 Ibid.

3 http://www.rinkworks.com/words/eponyms.shtml.

4 http://www.nytimes.com/2009/07/19/weekinreview/19cohen.html.

5 Ibid.

6 http://technaute.cyberpresse.ca/nouvelles/201012/01/01-4348156-devenir-un-verbe-le-but-de-toute-entreprise-techno.php.

7 http://lapresseaffaires.cyberpresse.ca/economie/technologie/201012/09/01-4350581-quand-le-party-de-noel-se-retrouve-sur-facebook.php.

8 http://www.hydroottawa.com/conservation/index.cfm?lang=f&template_id=467.

9 http://www.montrealgazette.com/technology/Montreal+flips+switch+electric+vehicle+charging+stations/3941654/story.html.

10 http://eco-energie-montreal.com/index.php?post/hotel-centre-sheraton-montreal-toronto-borne-recharge-vehicule-voiture-electrique-coulomb-technologies.

Frèdelin Leroux fils

Mots de tête

« en charge de »

Les multinationales ne sont en charge d'aucun destin.

(René-Victor Pilhes, *Playboy*, juillet 1976)

S'il est une expression sur laquelle les défenseurs et autres amoureux de la langue s'entendent – pour la condamner –, c'est bien « en charge de ». D'abord, parce qu'il n'y a pas à s'y tromper : elle ressemble comme deux gouttes d'eau à sa mère anglaise, et ensuite, parce qu'elle ne figure pas dans les dictionnaires.

Condamnée[1] chez nous depuis 75 ans, cela fait plus d'un siècle que nous l'employons. Dans une très belle biographie d'Olivar Asselin, l'auteure cite un article du sénateur-journaliste Hector Fabre*, paru le 30 août 1876 : « M. Risule [sic] Asselin, marguiller [sic] en charge de la paroisse de St. Hilarion[2] ». Les « sic » sont de la biographe, qui emploie elle-même « en charge de », sans guillemets. Le marguillier en question, vous l'avez deviné, est le père d'Olivar. Une dizaine d'années plus tard, l'abbé Napoléon Caron[3] parlera lui aussi d'un marguillier, celui « en charge de Sainte-Flore ».

Il y a ensuite un trou de cinquante ans dans mes fiches. On se retrouve ainsi en 1941. En voyage en France, Paul Péladeau[4], pour sortir de Paris, doit obtenir un sauf-conduit du « général en charge du Bureau central de la circulation ». C'est la guerre… Trois autres sources de la même époque : une romancière-traductrice, Hélène J. Gagnon[5] (1944), et deux romanciers, Harry Bernard[6] (1953) et Maurice de Gournois[7] (1954). Depuis, plus personne ne s'en prive. Ce qui donne maintes occasions aux défenseurs de la langue de monter au créneau, et autant d'heures de lecture aux amateurs de querelles langagières (dont je suis).

Mais qu'en est-il du côté de l'Hexagone? Là-bas, on s'adonnera à ce vice plusieurs décennies après nous. Et le premier pécheur serait nul autre qu'un grand thomiste, le philosophe Étienne Gilson. Indirectement mêlé à une querelle franco-québécoise, il écrit en 1946 : « nous n'avons pas changé cette possession en dette pour les [c'est nous] avoir laissés seuls en charge de ces biens ». Certes, c'est un auteur québécois, Robert Charbonneau[8], qui le cite, mais il n'y a pas lieu de croire qu'il lui aurait glissé cet anglicisme sous la plume…

Tout comme nous, nos cousins mettront du temps à réagir à l'intrusion de cet « étranger dans la cité ». Presque quarante ans. C'est un ingénieur général des Mines qui s'avisera de donner l'alarme : « Cet emploi de *en charge de* semble se répandre dangereusement. Réagissons[9]. » L'année suivante, un inspecteur général honoraire de Gaz de France monte à l'assaut à son tour et en fait un élément d'un *Petit lexique du français des pédants*[10]. Et la même année, un grand chroniqueur économique du *Monde* ajoute son grain de sel : « On retrouve aujourd'hui cet inutile anglicisme qui est en voie de se substituer au plus simple "chargé de" […] jusque dans les documents administratifs et sur les cartes de visite des cadres dirigeants de grandes entreprises nationalisées guère plus soucieuses que les autres du beau langage[11]. » Enfin, toujours dans la revue *DLF*, une collaboratrice fait écho à l'exemple de Pervet en le classant parmi les mots à la mode[12].

Mais ce n'est que vingt ans plus tard qu'on trouvera une condamnation « officielle », si je puis dire. Et c'est d'ailleurs la seule que j'ai trouvée. Elle est d'un ancien inspecteur général du ministère de l'Éducation nationale[13]. Certes, le fait que les dictionnaires bilingues ne traduisent pas « to be in charge of » par notre tournure est une forme de censure, mais on ne voit pas de levée de boucliers comme chez nous, où au moins seize ouvrages condamnent ce calque.

Mais restons en France. Où l'on verra que le mauvais exemple de Gilson a été suivi par de bons auteurs. Commençons par le grand déboulonneur de Mao, le sinologue Simon Leys[14], dont l'exemple rappelle celui de Fabre : « Deux prêtres chinois sont en charge de cette église. » Chronologiquement, mon prochain exemple est celui en exergue, d'un écrivain quelque peu oublié aujourd'hui. (Vous aurez deviné que c'est un collègue qui me l'a fourni… le *Playboy* n'étant pas ma lecture de chevet.)

L'exemple qui suit devrait me racheter à vos yeux, puisqu'il est d'un haut fonctionnaire responsable des affaires culturelles : « les forces politiques en charge du pouvoir[15] ». Et le suivant est du grand folkloriste breton, Pierre-Jakez Hélias[16] : « l'auteur, mis en charge des émissions en langue bretonne à la radio en 1946 ». Autre source de tout repos, un roman japonais inspiré de la vie de Confucius : « le Maître est promu garde des Sceaux, ce qui le met en charge de la justice et de la police de l'État de

* Le même mécréant qui m'a fourni un exemple de « sous l'impression de ». Voir *L'Actualité langagière* de septembre 2010 (http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1578).

Lu[17] ». Je me contenterai de signaler trois autres auteurs, Pierre Sansot[18], Laure Murat (*Passage de l'Odéon*, 2003) et Anne Nivat (*Chienne de guerre*, 2000), qui l'emploie une douzaine de fois.

Je pourrais citer encore plusieurs fauteurs : Jack Lang (1979), Jean-Francis Held (1980), Joseph Rovan (1987), deux grands journalistes du *Monde*, Philippe Boucher et Bruno Frappat (1987). Mais la cerise sur le gâteau, c'est l'exemple de Bertrand Poirot-Delpech. Il l'emploie – tenez-vous bien – dans son discours de réception à l'Académie : « c'est que vous vous sentez moins en charge de vos renommées personnelles » (*Le Monde*, févr. 1987). On aurait pu s'attendre à ce que ses nouveaux confrères lui signalent gentiment sa bourde, mais ça n'a pas dû être le cas, puisqu'il récidive quelques mois plus tard : « ce professeur de cheval se croit en charge d'un certain ordre » (*Le Monde*, août 1987). Si même un académicien peut se permettre un tel laxisme, sans qu'on le semonce, où allons-nous? Je vous le demande.

Et que font les dictionnaires? me demandez-vous à votre tour. Les Québécois diraient qu'ils dorment au gaz (ou qu'ils se sont endormis sur le rôti, si vous préférez). Mais pas tous. On trouve cette curiosité dans le Hachette-Oxford de 1994 : « responsable (personne en charge) – (gén) person in charge ». Mais ce n'est que depuis deux ou trois ans que le Petit Robert l'enregistre, et avec l'étiquette « emploi critiqué ». Quant au Robert-Collins, dans sa toute dernière édition (2010), on en trouve deux exemples dans la partie français-anglais, sans mention aucune.

En terminant, j'ai bien envie de vous poser une bizarre de question : Et si ce n'était pas un anglicisme? Je sais, je sais, la ressemblance ne permet pas le doute. Et tout le monde est d'accord. Mais comment expliquer alors que nous l'employions déjà à l'époque de la Nouvelle-France? Ayant eu la curiosité de consulter le *Trésor de la langue française au Québec* en ligne, quelle ne fut pas ma surprise de tomber sur ces deux exemples : « Je marguillier de la paroisse de notre dame de quebec, et en charge de l'Église succursale de la basse ville… » et « Je Marguillier en charge de l'Église de la basse ville… ». Le premier est de 1727, et le second, de 1729… Nous étions déjà contaminés par l'anglais il y a presque trois cents ans?

Ou s'agirait-il d'un emploi différent? Le sens d'« en fonction », « en exercice »? Si on peut *entrer* en charge (Académie), on doit pouvoir *être* en charge. Il s'agirait donc du marguillier « en exercice » de l'église et non pas du marguillier « en charge de » l'église? Vous me direz que c'est peut-être un peu tiré par les cheveux, mais ces exemples permettent en tout cas de relativiser l'importance du calque. Car on a pu simplement passer d'« en charge » à « en charge de », ce qui ne demande pas beaucoup d'imagination.

Aujourd'hui, on va encore plus loin. On fait suivre la tournure d'un infinitif : « ceux qui sont en charge d'assurer la direction d'une société ». Non, non, ce n'est pas un exemple québécois. C'est nul autre que François Mitterrand qui s'exprime ainsi… en 1987. Combien d'années faudra-t-il aux dictionnaires pour enregistrer cet usage? On cherche encore en vain « en plus de » suivi d'un infinitif – auquel j'ai consacré un « Mots de tête » il y a un quart de siècle. ■

Notes

1 Léon Lorrain, *Les étrangers dans la cité*, Presses du Mercure, 1936.

2 Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps*, Fides, 1996.

3 *Deux voyages sur le Saint-Maurice*, Septentrion, 2000 (paru en 1889).

4 *On disait en France*, Les Éditions Variétés, 1941.

5 *Blanc et noir*, Éditions de l'Arbre, 1944.

6 *Partages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Éditions du Bien public, 1953.

7 *François Daviaut*, Institut littéraire du Québec, 1954.

8 Robert Charbonneau, *La France et nous*, Éditions de l'Arbre, 1947.

9 Raymond Oneradame, *Défense de la langue française*, avril-mai-juin 1984.

10 Pierre Verret, *Défense de la langue française*, mars-avril 1985.

11 Paul Fabra, *Le Monde*, 13.8.85.

12 Francine Mamuzić, *Défense de la langue française*, avril-mai-juin 2002.

13 Pascal-Raphaël Ambongi, *Particularités et finesses de la langue française*, Chiflet & Cie, 2005.

14 *Ombres chinoises*, 10/18, 1974.

15 Jacques Rigaud, *La culture pour vivre*, Gallimard, 1975.

16 *Lettres de Bretagne*, Galilée, 1978.

17 Yasushi Inoué, *Confucius*, Stock, 1992 (traduit par Daniel Struve).

18 *Bains d'enfance*, Payot, 2003 (paru en 1994 sous le titre *Ailleurs d'ombres*).

Baudelaire traduit en prison par un professeur de traduction

Baudelaire translated in prison by a translation professor

Jean Delisle

Translation: Geoffrey McGuire

L'effet « psychotrope » de la traduction sur un prisonnier politique catalan

La solitude carcérale est propice à la traduction. Nombreux sont les traducteurs qui ont continué à traduire alors qu'ils purgeaient une peine d'emprisonnement. Travail solitaire par excellence, cette activité intellectuelle libère l'esprit utilement et se révèle un excellent moyen d'évasion…

Qu'il suffise de citer les noms d'Étienne Dolet qui, du fond de son cachot à Lyon, a traduit *Les Tusculanes* de Cicéron avant d'être condamné au bûcher par le tribunal de l'Inquisition, ou encore ceux de William Tyndale et de Louis-Isaac Lemaistre de Sacy. Ces deux traducteurs ont traduit l'Ancien Testament derrière les barreaux : Tyndale au Château de Vilvoorde, près de Bruxelles, Lemaistre de Sacy, à la Bastille, où il fut enfermé deux ans. Tyndale périt lui aussi sur le bûcher. L'intolérance religieuse rend parfois périlleux le métier de traducteur. Les idéologies totalitaires aussi.

Plus près de nous, au XX[e] siècle, on peut mentionner les noms d'Eduardo Barriobero y Herrán, auteur de la première traduction de *Gargantua* publiée en 1905 en Espagne; Abraham Elmaleh, qui traduisit en hébreu *Le Livre de Kalila et Dimna* pendant qu'il croupissait dans les geôles du Khan el-Pacha à Damas; Pavlos Zannas qui, au cours de ses dix années de réclusion sous le régime des Colonels, produisit une version grecque d'*À la recherche du temps perdu*, œuvre très appropriée dans les circonstances; enfin, Milovan Djilas, auteur d'une version serbo-croate du *Paradis perdu* de Milton qu'il produisit sur plus de 3000 feuilles de papier hygiénique, ses geôliers l'ayant privé de papier à écrire par mesure vexatoire.

Le parcours atypique du militant indépendantiste catalan, Carles Castellanos, né à Barcelone en 1942, est intéressant à plusieurs égards. Cet ingénieur industriel de formation est un touche-à-tout dans le domaine linguistique. Il a été simultanément ou successivement linguiste, traducteur, lexicographe, terminologue, professeur de traduction, directeur du Département de traduction et d'interprétation de l'Universitat Autònoma de Barcelona (UAB), directeur d'un observatoire catalan de la langue berbère et chercheur universitaire, tout en militant très activement au sein des mouvements d'indépendance de la Catalogne. C'est aussi un ardent défenseur et promoteur de la langue et de la culture catalanes. Son engagement politique l'amènera à publier une dizaine

The "psychotropic" effect of translation on one Catalan political prisoner

The solitude of prison is conducive to translation. Many a translator has continued to translate while serving time in prison. As the epitome of solitary work, translation is an intellectual activity that effectively liberates the mind and has proven to be an excellent means of escape.

Suffice it to mention Étienne Dolet, who translated Cicero's *Tusculan Disputations* deep in his prison cell in Lyon before being condemned to burn at the stake by the Inquisition tribunal, or William Tyndale and Louis-Isaac Lemaistre de Sacy, two translators who translated the Old Testament while behind bars, Tyndale at the castle of Vilvoorde, near Brussels, and Lemaistre de Sacy at the Bastille, where he was locked away for two years. Like Dolet, Tyndale too was burned at the stake. At times, religious intolerance has made translation a perilous trade. The same is true of totalitarian ideologies.

In more recent times, in the 20th century, we can point to Eduardo Barriobero y Herrán, author of the first translation of *Gargantua*, published in 1905 in Spain; Abraham Elmaleh, who translated the *Book of Kalila and Dimna* into Hebrew while languishing in the Khan al-Pasha prison in Damascus; Pavlos Zannas, who during his 10-year imprisonment under the Regime of the Colonels produced a Greek version of *À la recherche du temps perdu*, a most timely work under the circumstances; and Milovan Djilas, author of a Serbo-Croatian version of Milton's *Paradise Lost*, which he produced on more than 3,000 sheets of toilet paper, as his spiteful jailors did not permit him writing paper.

The atypical career of Catalan pro-independence militant Carles Castellanos, born in Barcelona in 1942, is interesting in several respects. Trained as an industrial engineer, Castellanos has been a jack of all trades in the language field. He has been simultaneously or successively a linguist, a translator, a lexicographer, a terminologist, a translation professor, director of the Universitat Autònoma de Barcelona's (UAB's) translation and interpretation department, director of a Catalan Berber language observatory and a university researcher, all the while working very actively within movements for Catalan independence. He has also been an ardent defender and promoter of the Catalan language and Catalan culture. His political involvement led him to publish

d'ouvrages sur des thèmes historiques et surtout sociopolitiques, dont un *Petit Diccionari de l'Independentisme* (1988).

Pendant plus de vingt ans, il a été professeur de traduction (français-catalan) à l'UAB et il s'est intéressé aux langues afro-asiatiques, en particulier le berbère. Il a d'ailleurs publié en 2006 un guide de conversation universitaire tamazight (berbère)-catalan. Il s'agit d'un manuel bilingue d'initiation au catalan destiné aux étudiants et professeurs étrangers en Catalogne.

Carles Castellanos, professeur, traducteur, lexicographe et promoteur de la langue catalane / Carles Castellanos, professor, translator, lexicographer and promoter of the Catalan language

Carles Castellanos, lexicographe, a enrichi la langue catalane de nombreux répertoires, dont un dictionnaire français-catalan/catalan-français (1979), un dictionnaire d'informatique (1986), un dictionnaire des faux-amis français-catalan (2000) et un dictionnaire fondamental occitan-catalan (2008). Ces ouvrages attestent la vitalité de la langue catalane.

Il est encore adolescent lorsqu'en 1960 il adhère au Front national de la Catalogne. Plus tard, il collaborera à la fondation d'autres organismes voués à l'indépendance de cette communauté autonome. Ses ennuis avec la Garde civile du dictateur Franco n'ont pas tardé à se multiplier. Il est vite fiché, surveillé, neutralisé. Quatre fois il sera jeté en prison et torturé : 1964, 1974, 1981 et 1988. Motifs de ces arrestations : « propagande illégale », « association illégale », « collaboration avec une organisation armée » ou « incitation à la sédition », notamment pour avoir exhibé une banderole affichant le mot « Independència » lors d'une manifestation. Les accusations de terrorisme ont toujours été retirées, car infondées.

Deux fois, il a dû prendre le chemin de l'exil : en 1974, puis en 1992, l'année des Jeux olympiques de Barcelone. Il a fui en raison des nombreuses arrestations et emprisonnements d'indépendantistes, car les autorités espagnoles, en mode répressif, voulaient éviter toute manifestation en faveur de l'indépendance de la Catalogne alors que les projecteurs de la presse internationale étaient braqués sur Barcelone.

Pendant sa détention en 1974, Carles Castellanos apprend le berbère dans un livre dont l'auteur est un curé basque et avec l'aide d'un prisonnier marocain originaire du Rif. Au cours des dix mois d'exil consécutifs à cette peine d'emprisonnement, il traduit *La Catalogne au tournant de l'an mil* (*Catalunya Mil Anys enrere*) de l'historien français spécialiste de la Catalogne médiévale Pierre Bonnassié. Il traduira

some 10 works on historical (and especially socio-political) topics, including a *Petit Diccionari de l'Independentisme* (1988).

For more than 20 years, he taught French-Catalan translation at the UAB, during which time he became interested in the Afro-Asiatic languages, notably Berber. In 2006, he published a Tamazight (Berber)-Catalan university conversation guide. This bilingual manual was designed to introduce Catalan to foreign students and teachers in Catalonia.

As a lexicographer, Carles Castellanos has provided the Catalan language with numerous reference works, including a French-Catalan/Catalan-French dictionary (1979), an informatics dictionary (1986), a dictionary of French-Catalan *faux amis* (2000) and a basic Occitan-Catalan dictionary (2008). These works attest to the vitality of the Catalan language.

Castellanos was still a teenager when he joined the National Front of Catalonia in 1960. Later, he would help found other organizations dedicated to the independence of this autonomous community. His troubles with the Civil Guard of dictator Francisco Franco soon escalated. He was quickly flagged, monitored and neutralized. Four times he was thrown in prison and tortured: 1964, 1974, 1981 and 1988. The grounds for the arrests were "unlawful propaganda," "unlawful association," "collaboration with an armed organization" and "inciting sedition" for displaying a banner bearing the word "Independència" at a protest. The terrorism charges were always dropped as unfounded.

Twice he had to go into exile: once in 1974, and again in 1992, the year of the Barcelona Olympic Games. He fled in response to the many arrests and imprisonments of independentists, as the Spanish authorities sought to suppress any protest in support of Catalan independence while the cameras of the international press were focused on Barcelona.

During his detention in 1974, Carles Castellanos learned Berber from a book authored by a Basque priest and with the help of a Moroccan prisoner from the Rif. During the 10-month exile that immediately followed this prison term, he translated *La Catalogne au tournant de l'an mil* (*Catalunya Mil Anys enrere*) by French historian Pierre Bonnassié, a specialist in medieval Catalonia. He also translated other

également d'autres ouvrages à partir de l'égyptien classique (*Història de Sinuhè i altre contes*) et, du berbère, un recueil de poèmes de l'auteur kabyle Salem Zenia.

Charles Baudelaire (1821-1867)

En 1988, après avoir été soumis à la torture à Barcelone, puis à Madrid, il passe huit mois au centre de détention à sécurité maximale Alcalá Meco, avant d'être innocenté. C'est au cours de cet internement qu'il entreprend la traduction des *Paradis artificiels* de Baudelaire sur les conseils du poète, critique littéraire et traducteur Francesc Parcerisas, actuellement directeur de l'Institut des lettres catalanes et doyen de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'UAB. Ce travail lui est proposé pour lui venir en aide financièrement et lui apporter un certain réconfort moral.

C'est sur une vieille machine à écrire et muni de quelques dictionnaires usuels que le prisonnier réalise sa traduction. Celui-ci maîtrise très bien les deux langues et n'a guère besoin d'autres outils de travail. L'essentiel de sa tâche a surtout consisté, confie-t-il, à puiser dans les ressources expressives du catalan les mots justes afin de « recréer » toute la force de suggestion de l'œuvre originale.

À ce propos, il note dans ses mémoires : « L'ironie évidente du titre, *Les paradis artificiels*, contrastait singulièrement avec le milieu carcéral où je me trouvais. Mais vous ne pouvez pas imaginer tout le plaisir que j'éprouvais à chercher les mots que l'œuvre de l'écrivain français évoquait en moi et toute la chaleur que je ressentais dans mon cœur lorsque, par les froides journées d'hiver, je tapais sur le papier la musicalité de l'original[1]. » Fasciné par la beauté du texte littéraire, sa force d'évocation, le traducteur, comme envoûté, se laissait transporter par lui.

Il était dans le même état d'esprit qu'Abraham Elmaleh, cité plus haut, qui raconte lui aussi dans ses mémoires : « Le travail de la traduction me rendit la vie plus agréable. J'en vins à oublier tout ce qui se passait autour de moi... [...] Toutes mes énergies, toutes mes pensées étaient centrées sur la traduction de ce joyau oriental [*Le Livre de Kalila et Dimna*] que je m'efforçais d'*adapter*, de *polir* et d'*améliorer*[2]. »

La traduction catalane des *Paradis artificiels* fut publiée à Barcelone en 1990.

works from classical Egyptian (*Història de Sinuhè i altre contes*) and, from Berber, an anthology of poems by Kabyle author Salem Zenia.

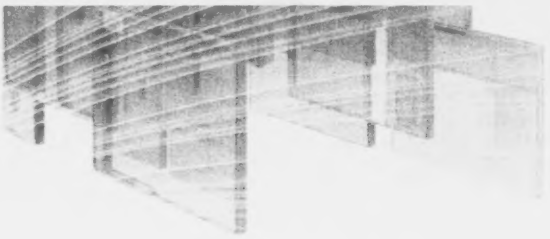
In 1988, after being tortured successively in Barcelona and Madrid, Castellanos spent eight months in the Alcalá Meco maximum security detention centre before being exonerated. It was during this period of internment that he translated Beaudelaire's *Les paradis artificiels* on the advice of poet, literary critic and translator Francesc Parcerisas, now director of the Institució de les Lletres Catalanes and principal of the UAB's faculty of translation and interpretation. The work was suggested as a source of financial and moral support.

It was on an old typewriter and with a few common dictionaries that Castellanos produced his translation. He knew both languages very well and had little need of other work tools. The bulk of the work, he says, was scouring the expressive resources of Catalan to find the right words that would enable him to "recreate" the full power of suggestion in the original work.

In this regard, he notes in his memoirs that "[t]he obvious irony of the title, *Les paradis artificiels*, was a stark contrast to the prison environment in which I was working. But you cannot imagine just how much pleasure I derived from seeking out the words that the French writer's work evoked in me, and the warmth I felt in my body on many a cold winter's day as I typed the musicality of the original onto paper."[1] Fascinated by the beauty of the literary work and its evocative power, the translator, as if entranced, left his prison world behind.

Castellanos was in the same state of mind as Abraham Elmaleh, mentioned above, who writes in his memoirs that "translating made life better for me. I ultimately forgot what was going on around me.... All my energies, all my thoughts were focused on translating this gem of eastern literature [the *Book of Kalila and Dimna*], which I was striving to *adapt*, *polish* and *improve*."[2]

The Catalan translation of *Les Paradis artificiels* was published in Barcelona in 1990.



Dans cet ouvrage, Baudelaire décrit les effets des drogues. S'inspirant de son expérience personnelle, bien qu'il ne fût pas lui-même un grand consommateur de psychotropes, il soutient que la drogue permet aux hommes de se transcender pour rejoindre l'idéal auquel ils aspirent. « Tout aussi bien que d'une drogue redoutable, écrit-il dans sa préface, l'être humain jouit de ce privilège de pouvoir tirer des jouissances nouvelles et subtiles même de la douleur, de la catastrophe et de la fatalité. » Cette réflexion ne s'applique-t-elle pas parfaitement à Carles Castellanos, traducteur de Baudelaire en prison?

Du fond de sa cellule, n'a-t-il pas retiré de l'exercice créatif de la traduction des « jouissances » intellectuelles « subtiles », pour reprendre les mots du poète? Comme pour plusieurs autres traducteurs qui ont mis à profit leurs loisirs cloîtrés en s'occupant à des travaux de traduction, cette activité a apporté au traducteur catalan un soutien psychologique indéniable. Elle l'a grandement aidé à supporter le poids de l'isolement, la douleur de la séparation des siens et les souffrances physiques de la torture. La traduction aurait-elle un effet « euphorisant » dans certaines circonstances? Libérer l'esprit tout en le stimulant à la manière d'une drogue serait-il une autre de ses multiples fonctions? ■

In this work, Baudelaire describes the effects of drugs. Drawing on his own personal experience, though not a heavy user of psychotropics himself, he argues that drugs have a transcendent effect through which men can attain the ideal to which they aspire. As he writes in his preface, "this privilege of being able to find new and subtle joys even in suffering, catastrophe and fatality produces in human beings a high akin to that produced by a powerful drug." Does this observation not apply perfectly to Carles Castellanos, who translated Baudelaire in prison?

Deep in his cell, did he not derive from the creative exercise of translation some "subtle" intellectual "joys," to borrow the words of the poet? As was true for many other translators who spent their time in prison translating, this activity was an inarguable source of psychological support for the Catalan translator. It was largely through translation that he was able to bear the isolation, the separation from loved ones and the physical suffering of torture. Could translation be said to produce a "high" under some conditions? Might not one of its many functions be a drug-like liberation and stimulation of the mind? ■

Notes

1 *Reviure els dies. Records d'un temps silenciat*, Pagès Éditors, 2003, p. 161.

2 Cité par Colette Touitou-Benitah, « Abraham Elmaleh, l'attrait de l'Orient, le leurre de l'Occident », dans *Portraits de traducteurs*, publ. sous la dir. de Jean Delisle, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 246.

Sources

1 Carles Castellanos, *Reviure els dies: Records d'un temps silenciat* (Pagès Éditors, 2003), p. 161.

2 Quoted by Colette Touitou-Benitah in "Abraham Elmaleh, l'attrait de l'Orient, le leurre de l'Occident" in *Portraits de traducteurs*, Jean Delisle (ed.), (University of Ottawa Press, 1999), p. 246.

Frances Peck

Gender-neutral writing (Part 2): Questions of usage

Read up on gender-neutral English and you're bound to run into the history of the word *man*. Briefly, it goes like this. In Old English *man* meant a human being, whether male or female. The sex-differentiated terms were *wer* and *wif*, for males and females respectively. Around the late 13th century, *wer* fell out of use (though luckily for horror fans we kept *werewolf*) and *man* took its place. Thus, for a time *man* carried two meanings: the newer one (male human beings) and the older one (all human beings). Now the newer meaning is the predominant one.

Critics of gender-neutral usage—those for whom the prospect of changing *workman* to *worker* is a needless if not infuriating restriction of personal freedom, in a league with obeying "no smoking" signs or yielding to pedestrians—love this history. They will trot out the dual-sex meaning of *man* to defend all manner of gender-biased terms, including *businessman*, *fireman*, *mailman*, *mankind*. Such terms don't refer exclusively to men, the critics say, they refer to both sexes, because that's what *man* used to mean.

Comforting as this argument may be to some, it skips over the fact that the male meaning of *man* has become the most common one. As *Editing Canadian English* (2nd ed.) notes: "Research has confirmed what was long suspected: when they hear or read the generic **man**, people form mental pictures of males."[1] Anyone who doubts this should consider this oft-cited (though fictitious) title of a medical paper: "Development of the uterus in rats, guinea pigs, and men."

To avoid the accusation of bias, not to mention lack of logic, that comes with referring to *people* as *men* in modern English, government bodies, companies, publishers and academic institutions have made gender-neutral vocabulary a requirement. But putting that requirement into practice means knowing what to replace and what to leave alone.

Test yourself

To measure your GQ (gender quotient), decide which of the following words you would change, in most circumstances, to a gender-neutral alternative. Answer *yes*, *no* or *iffy*.

1. chairman
2. man-made
3. manufactured
4. midwife
5. actress
6. dude
7. manpower
8. manslaughter
9. Mrs.
10. fisherman

1. **Iffy.** When referring to the position in the abstract, use the gender-neutral *chair* or *chairperson*. But if you know and want to specify the sex of the person holding the position, *chairman* or *chairwoman* may be fine. Above all, respect the official job title if there is one: if an organization elects a Chair of the Board, consistently refer to that person as *chair*.

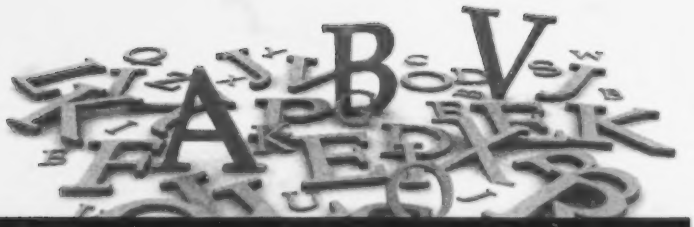
2. **Yes.** There are many synonyms that allow for the possibility that a woman might have had a hand in making the thing. Try *fabricated*, *machine-made*, *artificial*, *factory-produced*, *synthetic*.

3. **No.** Don't assume that all terms that contain *man* derive from the word *man*. Words such as *manufacture*, *manipulate*, *manual* and *manuscript* come from *man(u)*, the Latin root for "hand" (making *manufactured* another option for *man-made* in question 2).

4. **No.** *Midwife* is a Middle English combination of the Old English *mid* (with) and *wif* (woman). It means a person of either sex who is with a woman giving birth.

5. **Iffy.** *Actress* is a feminine form of *actor*, which refers to either sex. Many distinct feminine forms, including *authoress*, *poetess* and *aviatrix*, have virtually disappeared from current English, yet *actress* has hung on. For how much longer? An article in the *Los Angeles Times* notes that "over the last decade or so, most thespians of the female persuasion now refer to themselves as actors, not actresses."[2] Still, we need only look at acting awards to see how divided the usage is. The Screen Actors Guild Awards honour the best male actor and best female actor, while the Oscars go to best actors and actresses.

6. **No.** For teens and 20-somethings, *dude* has become the unisex equivalent of *guy* (as in *you guys*, which we older dudes use for males, females or both). Says a University of



Pittsburgh professor who has tracked the word: "*Dude* is used mostly by young men to address other young men; however, its use has expanded so that it is now used as a general address term for a group (same or mixed gender), and by and to women."[3] This gender-inclusivity is confirmed by a later study, entitled "Dude, Katie! Your dress is so cute: why dude became an exclamation," by Muffy Siegel. (No, I'm not making that up.)[4]

7. **Yes.** Like *man-made*, this word has many gender-neutral synonyms, among them *labour, staff, human resources, workers, personnel, workforce.*

8. **No.** There is no synonym for *manslaughter*, a category of homicide that comes with a specific legal definition and a complex history of judicial precedent. Any attempt to create a gender-neutral synonym would distort meaning and sacrifice correctness and clarity. Similar words for which we have no reasonable synonyms, and which we should therefore leave alone, are *manhole, defenceman* and *craftsmanship.*

9. **Iffy.** Because the traditional titles *Mrs.* and *Miss* indicate marital status, they are not equivalent to *Mr.*, which is silent as to whether a man has said "I do." The default honorific for women has therefore become *Ms.* This blend of *Miss* and *Mrs.*, until recently thought to have originated in 1949, has now been traced back to a 1901 Massachusetts newspaper article that proposed it as a title that disregarded marital state.[5] Still, as ubiquitous as *Ms.* has become, there are women who prefer to be called *Mrs.* or *Miss.* So how do you handle female titles? If an individual has indicated a preference, then respect it; otherwise, use *Ms.* And don't assume that *Mrs.* is acceptable for any female who's married. There are many happily wedded women (your author included) who would no more call themselves *Mrs.* than they would wear a whalebone corset.

10. **Iffy.** Who'd have pegged the rugged world of fisheries as the crucible for gender-neutral language in Canada? Yet that's just what it became in the late 1990s, when federal efforts to replace *fisherman* with *fisher* in government documents, coupled with a high-profile Supreme Court decision on native fishing rights, caused a riptide of dissent over what to call people who fish. To complicate matters, many women in the industry didn't want their job title changed and insisted on being called *fishermen.* The "Fissure over Fisher," as it was called in an article on the CBC's treatment of the issue,[6] has since narrowed but not closed. On one side is the government approach: *fisher* is now the official term for Fisheries and Oceans Canada* and the preferred term for Justice Canada.[7] On the other side is general publishing: *The Canadian Press Stylebook* states that "there is not an entirely satisfactory substitute for **fisherman**, although **fisher, fish harvester, fish industry worker, fishing licensees** or the phrase **fishermen and women** are all possibilities";[8] the Oxford *Guide to Canadian English Usage* singles out *fisher* as a term that has yet to gain wide acceptance.[9]

As this brief test shows, stamping out gender bias can be tricky. As always, it's a question of bearing in mind audience, message and clarity, those familiar ingredients of good writing. And as always, it's a question of having reliable resources. One I can recommend is the Law Society of British Columbia's "Respectful Language Guideline" (http://www.lawsociety.bc.ca/page.cfm?cid=1005&t=Respectful-Language-Guideline). In particular, check out Appendix A ("Gender-Neutral Language") for a list of terms to avoid and preferable substitutes. ■

Sources

1 Editors' Association of Canada, *Editing Canadian English* (2nd ed., 2000), p. 104.

2 Sheri Linden, "From Actor to Actress and Back Again," *Los Angeles Times*, January 18, 2009, http://articles.latimes.com/2009/jan/18/entertainment/ca-actress18.

3 Scott Kiesling, "Dude," *American Speech* 79, 3 (Fall 2004), p. 281, http://www.pitt.edu/~kiesling/dude/dude.pdf.

4 Muffy Siegel, "Dude, Katie! Your dress is so cute: why dude became an exclamation," *Verbatim* (Winter 2005), available at http://findarticles.com/p/articles/mi_go2573/is_4_30/ai_n29240593.

5 Ben Zimmer, "Hunting the Elusive First 'Ms.,'" *Visual Thesaurus*, June 23, 2009, http://www.visualthesaurus.com/cm/wordroutes/1895.

6 Blair Shewchuk, "Men, Women, and Fishers," CBC News Online, August 24, 2000, http://www.cbc.ca/news/indepth/words/fishermen.html.

7 Justice Canada, "Gender-neutral Language" (2009), http://www.justice.gc.ca/eng/dept-min/pub/legis/n15.html.

8 *The Canadian Press Stylebook* (16th ed., 2010), p. 22.

9 Margery Fee and Janice McAlpine, *Guide to Canadian English Usage* (2nd ed., 2007), entry for "job titles."

* Confirmed in an email to the author from Fisheries and Oceans Canada, Communications Branch, August 16, 2010.

El Rincón Español

Irma Nunan

Dietas

El concepto de **dieta** se refiere a la cantidad de alimentos que se suministran a los seres vivos en función de su especie, edad y estado físico. Es decir, la clase de alimentos que se deben ingerir diariamente para satisfacer todas las necesidades nutritivas del organismo para su buen funcionamiento.

Existen cientos de dietas para todos los fines, presupuestos, gustos y necesidades, pero a grandes rasgos, se pueden agrupar en dos tipos principales: **terapéuticas** y no terapéuticas.

Las terapéuticas son dietas destinadas al tratamiento de alguna determinada enfermedad ya sea para curarla o compensarla, a veces, como único tratamiento o como tratamiento combinado con otras medidas específicas. Ejemplos de este tipo de dietas son las dietas para enfermedades cardiovasculares, obesidad, bajo peso, anorexia, bulimia, hipertensión arterial, enfermedades renales, cáncer, diabetes, hipoglicemia e hiperlipidemia. De acuerdo con los nutrientes modificados las dietas terapéuticas pueden ser **dietas controladas en energía**, en glúcidos, en proteínas, en lípidos, en sodio, en potasio, en fibra alimentaria, en elementos minerales o bien **dietas de exclusión o eliminación**, seguidas usualmente para tratar alergias.

Las dietas no terapéuticas pueden ser de varios tipos: dietas culturales, es decir de acuerdo con la región y cultura, por ejemplo, la dieta mediterránea; dietas famosas, **de moda** o novedosas, las cuales son dietas que prometen resultados eficaces y rápidos para perder peso; dietas destinadas a un sector en específico como, por ejemplo, deportistas, ancianos, embarazadas, vegetarianos; dietas de desintoxicación cuyo fin es eliminar toxinas acumuladas en el cuerpo, etcétera.

En la actualidad las dietas para adelgazar o perder peso son las más populares, ejemplo de ellas, las dietas fijas o por menú, las cuales recomiendan un menú fijo por un número determinado de días, dietas intercambiables, dietas que permiten cambiar alimentos, dietas a base de frutas o un alimento determinado, etcétera.

La gran variedad de dietas existentes hace difícil la selección de una dieta equilibrada desde el punto de vista nutricional, lo cual, muchas veces, trae como consecuencia el consumo de dietas no saludables o, en el peor de los casos, **dietas basura**. Comer no siempre es igual a nutrir. Sin duda alguna, una dieta saludable y equilibrada se basa en el consumo de alimentos que incluyen pescados, frutas, verduras, hortalizas, lácteos, cereales, carnes, huevos, grasas y aceites, en la cantidad y calidad necesarias para el organismo.

En la página siguiente le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de las dietas. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Bibliografía

ABCdietas. http://www.abcdietas.com (20101117)

Dietas Hospitalarias. http://www.cobachih.edu.mx (20101117)

Real Academia Española. http://www.rae.es (20101221)

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPANOL
absolute diet	diète absolue (n.f.)	dieta absoluta (f.)
bulk-free diet	régime sans résidu (n.m.)	dieta sin residuo (f.)
calcium-rich diet	régime riche en calcium (n.m.)	dieta rica en calcio (f.)
calorie-restricted diet	régime pauvre en calories (n.m.)	dieta restrictiva en calorías (f.)
controlled-energy diet	régime à apport calorique contrôlé (n.m.)	dieta controlada en energía (f.)
crash diet	régime-choc (n.m.)	dieta rápida (f.)
diet	régime alimentaire (n.m.)	dieta (f.)
diet club	groupe de régime (n.m.)	club de dietas (m.)
diet counselling	consultation en diététique (n.f.)	orientación dietética (f.)
dietetics	diététique (n.f.)	dietética (f.)
dry diet	diète sèche (n.f.)	dieta seca (f.)
elimination diet	régime d'élimination (n.m.)	dieta de eliminación (f.)
fad diet	régime à la mode (n.m.)	dieta de moda (f.)
fiber-free diet; fibre-free diet	régime sans fibre (n.m.)	dieta sin fibra (f.)
fluid-restricted diet	régime de restriction hydrique (n.m.)	dieta restrictiva de líquidos (f.)
full-liquid diet	régime semi-liquide (n.m)	dieta líquida completa (f.)
gluten-free diet	régime sans gluten (n.m.)	dieta sin gluten (f.)
high-fiber diet; high-fibre diet	régime à haute teneur en fibres (n.m.)	dieta alta en fibra (f.)
high-protein diet	régime hyperprotéiné (n.m.)	dieta alta en proteínas (f.)
high-vitamin diet	régime riche en vitamines (n.m.)	dieta hipervitamínica (f.)
junk food diet	malbouffe (n.f.)	dieta basura (f.); dieta chatarra (f.)
low-calorie diet	régime hypocalorique (n.m.)	dieta hipocalórica (f.)
low-cholesterol diet	régime pauvre en cholestérol (n.m.)	dieta baja en colesterol (f.)
low-fat diet	régime pauvre en graisses (n.m.)	dieta baja en grasa (f.)
low-lipid diet	régime hypolipidique (n.m.)	dieta hipolipídica (f.)
low-protein diet	régime pauvre en protéines (n.m.)	dieta baja en proteínas (f.)
medically restricted diet	diète (n.f.)	dieta restrictiva por razones médicas (f.)
nutritious diet	régime alimentaire nutritif (n.m.)	dieta nutritiva (f.)
salt-free diet	régime sans sel (n.m.)	dieta sin sal (f.)
sodium-restricted diet	régime hyposodique (n.m.)	dieta hiposódica (f.)
sugar-reduced diet	régime pauvre en sucres (n.m.)	dieta reducida en azúcar (f.)
therapeutic diet	régime alimentaire thérapeutique (n.m.)	dieta terapéutica (f.)
vegetarian diet	régime végétarien (n.m.)	dieta vegetariana (f.)
very low-calorie diet	régime à très basses calories (n.m.)	dieta muy baja en calorías (f.)
yoyo diet	régime yoyo (n.m.)	dieta yoyo (f.)

Grammaire traditionnelle ou nouvelle grammaire? Une fausse question, un vrai débat

Marise Guay

On a eu la nouvelle orthographe. Il y a aussi la nouvelle grammaire. Et quand on parle de la nouvelle grammaire, les positions sont plutôt tranchées : d'un côté, on trouve les partisans de la grammaire traditionnelle, de l'autre, les adeptes de la nouvelle. Et vous, avez-vous une opinion sur la nouvelle grammaire? Si vous avez à portée de voix un collègue ou un ami, prenez quelques minutes pour en discuter avec lui. J'insiste, car l'expérience est intéressante.

En me livrant à cet exercice, j'ai remarqué que la nouvelle grammaire ne fait pas l'unanimité, particulièrement chez les parents. Les enseignants, eux non plus, ne sont pas tous convaincus. De plus, les préjugés sont nombreux, même chez les professionnels. J'ai rencontré une langagière chevronnée qui pensait que la nouvelle grammaire se limitait à une nouvelle terminologie, une des idées erronées les plus véhiculées sur le sujet. Si les enthousiastes se font rares, ils ne tarissent cependant pas d'éloges pour cette méthode tenant enfin compte des apprenants qui éprouvent des difficultés.

Les médias en ont aussi parlé quand elle a été adoptée dans les écoles, mais en présentant une position peu nuancée. Le débat est réel, et le manque de cohérence dans l'information l'alimente. Pour se faire une opinion sur le sujet, les gens croient qu'ils doivent répondre à la question : êtes-vous pour ou contre? Une fausse question selon moi, car cela revient à supposer que la grammaire est une chose immuable qui ne peut et ne doit pas changer.

Voici le premier d'une série d'articles qui présenteront les caractéristiques de la nouvelle grammaire. Commençons par un survol historique. Les articles suivants expliqueront davantage les notions théoriques de la nouvelle grammaire.

Mythe	Réalité
La nouvelle grammaire est particulière au Québec.	C'est en Suisse, en Belgique et en France qu'on a publié les premiers ouvrages didactiques suivant l'idée que la phrase est au centre de la langue. Cette école de pensée a cours même en Espagne, où l'enseignement de l'espagnol est centré sur la phrase, comme le dicte la nouvelle grammaire française.
Mes enfants n'apprennent pas la grammaire que j'ai apprise.	Au Québec, la transition vers la nouvelle grammaire s'est amorcée à la fin des années 1970. De nombreux parents y ont donc été exposés, à différents degrés, sur les bancs d'école. Elle n'est donc pas si nouvelle que son nom l'indique.
La nouvelle grammaire ne se résume qu'à une nouvelle terminologie.	Bien sûr, la terminologie a un peu changé, mais au-delà des nouveaux mots, la nouvelle grammaire présente de nouvelles caractéristiques. Par exemple, l'unité centrale n'est plus le mot, mais la phrase et les groupes de mots. De plus, l'élève apprend une méthode d'analyse bien différente de celle de la grammaire traditionnelle.

Du latin au français

Depuis le XV[e] siècle, époque où l'on a commencé à étudier le sujet, la grammaire française s'est beaucoup transformée. Étant donné que le français se mesurait au latin tout puissant, ses premières grammaires étaient étroitement liées à cette langue. Certains grammairiens usèrent même d'entourloupettes pour attribuer au mot français des déclinaisons, faisant fi de sa position dans la phrase et des prépositions*.

Dès sa création en 1635, l'Académie française s'inspire de la noblesse parisienne pour déterminer le *bon usage* et fait des recommandations fondées sur la logique, mais aussi sur l'esthétique prescrite par la cour. De plus, le *Traité de la langue françoise*, publié en 1706 par un membre de l'Académie, conserve le cadre latin.

* En latin, si l'on utilise le mot maître (*dominus*) comme complément d'objet direct, on devra le mettre à l'accusatif (*dominum*). L'accusatif est l'un des six cas du latin, qui servent à exprimer la fonction syntaxique du mot dans la phrase. À l'accusatif, peu importe la place de *dominum* dans la phrase, et peu importe le mot qui le précède, il demeure un complément d'objet direct. Dans les exemples suivants (titres d'œuvres musicales), les mots *deum* et *dominum* sont à l'accusatif, placés indifféremment avant ou après le verbe :
Te Deum laudamus (Dieu, nous te louons)
Laudate dominum (Louez le Seigneur)

Prenant parfois les allures d'un divertissement pour les mieux nantis, la grammaire fait alors l'objet de divers ouvrages qui laisseront tout de même leur marque. Par exemple, on écrit que la nature d'un mot est déterminée par la façon dont on l'emploie, et non par sa sonorité, comme on le croyait jusque-là.

La grammaire scolaire traditionnelle

La volonté d'enseigner la grammaire française à l'école est née d'un souci purement politique. Nous sommes en France, en 1794. Un rapport révèle que le français, langue dite nationale, n'est parlé que par une fraction de la population. Contre le breton et l'occitan, une solution s'impose : l'enseignement du français partout en France. Dans la foulée, de nombreux ouvrages normatifs sont publiés, tous plus ou moins complexes. À cette époque sont établies les bases de l'analyse grammaticale. André Chervel, linguiste, grammairien et auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'enseignement du français, explique ce changement de cap : « On consultait la grammaire pour apprendre, ou comprendre, la langue. On va désormais se livrer à des exercices pour apprendre la grammaire[1]. »

Dans la Belle Province

Au Québec, la scolarisation devient obligatoire seulement en 1943. Avant cette date, les manuels et l'enseignement varient beaucoup d'une école à l'autre. Les garçons sont peu encouragés à faire de longues études et on pense que l'éducation tend à surchauffer l'esprit des filles et qu'il ne faut pas trop les y exposer. En outre, le contenu des ouvrages est souvent plus religieux que grammatical.

Nos grammaires et abécédaires, quand nous avions les moyens d'en posséder, étaient importés d'Europe et souvent réédités pour avoir cette saveur catholique. Il faudra attendre la Révolution tranquille pour qu'on remette en question l'enseignement des notions théoriques du français sans égard à ses applications pratiques. La linguistique et l'enseignement des langues étrangères, disciplines de plus en plus connues à cette époque, montrent qu'une pédagogie active plaçant l'apprenant dans une situation réaliste favorise l'intégration des notions. Dans la majorité des cas, les ouvrages sur la grammaire se soucient surtout du mot et de son analyse et n'abordent presque jamais la phrase.

À partir de 1969, le virage est manifeste : le Programme-cadre qui régit l'enseignement du français ne donne plus que des orientations générales et laisse le soin aux établissements de décider des outils et des méthodes pour enseigner la grammaire. Les connaissances qu'acquièrent les élèves sont donc peu uniformes sur un même territoire et, rapidement, le milieu de l'enseignement critique ouvertement le Programme. Nombreux sont les professeurs qui répondent à ce flou artistique en retournant aux méthodes et aux ouvrages classiques. Certains cessent pratiquement d'enseigner la grammaire. Quelques tentatives heureuses de modernisation de l'approche didactique seront étouffées par le mouvement de l'apprentissage par objectifs, qui s'implantera dès 1980.

Les années de simplification

À partir de 1985, le modèle dit fonctionnel purge la grammaire de ses visées moralisatrices, encore présentes dans certains ouvrages. Il aborde les problèmes réels que rencontrent les apprenants et l'utilisation qu'ils font de la langue. On veut faire de la grammaire un outil facile à comprendre qui sert à mieux communiquer.

Dans les grammaires scolaires, on présente aux élèves des « trucs » pour résoudre des problèmes auxquels ils doivent souvent faire face. L'objectif est de leur montrer que l'orthographe et la syntaxe ne sont pas si complexes et qu'il existe un truc pratiquement pour tout (par exemple si deux verbes se suivent, le deuxième se met à l'infinitif). On conserve le contenu traditionnel (que Maurice Grevisse reconnaîtrait), mais on le simplifie. Beaucoup. C'est donc une grammaire traditionnelle si épurée qu'on la reconnaît à peine. Un point positif de cette époque, des grammaires attrayantes pour les enfants sont publiées : couleurs gaies, personnages sympathiques et textes amusants.

La grammaire enseignée à cette époque présente des notions sans les intégrer dans un ensemble. Certains ouvrages illustrent bien cette lacune et sont construits suivant l'ordre alphabétique. On y trouve donc le nom, classé dans la section *N*, très éloigné du déterminant, classé dans *D*, avec lequel il entretient pourtant une étroite relation. L'élève se trouve de nouveau à devoir apprendre par cœur des exceptions au lieu d'analyser les cas pour les comprendre. Les enseignants, pour leur part, doivent composer avec des ouvrages qui vont jusqu'à se contredire, car à vouloir trop simplifier, on perd des liens importants.

L'introduction de la nouvelle grammaire

Le mouvement entourant la nouvelle grammaire est né d'une réforme qui a eu lieu dans les années 1970 en Belgique francophone et qui se fonde sur l'évolution de la linguistique combinée à celle de la pédagogie. En mettant l'accent sur les régularités du fonctionnement de la langue, on veut offrir aux élèves une grammaire qui les inspire, au lieu de les intimider, et qui les inclue dans une démarche active, les aidant à comprendre le fonctionnement et la logique de leur langue.

Au Québec, de nombreuses recherches universitaires vont dans ce sens et c'est en 1995 que la nouvelle grammaire entre officiellement dans le programme du ministère de l'Éducation. Par contre, plus de quinze ans après son introduction, elle n'est toujours pas implantée de façon uniforme et est appliquée à des degrés variables. Souvent, les ouvrages utilisés en classe sont encore un mélange de la grammaire traditionnelle et de la nouvelle grammaire.

La nouvelle grammaire conserve beaucoup de notions de l'ancienne. Quiconque maîtrise assez bien celle-ci comprendra sans trop de mal les principes de la nouvelle, avec un peu de lecture et un minimum de curiosité. En outre, une phrase mal construite demeure une phrase mal construite, même en nouvelle grammaire. Rassurez-vous!

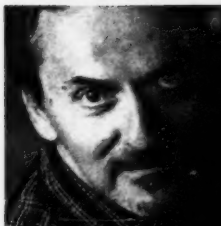
La panacée?

J'aimerais présenter la nouvelle grammaire comme le soleil qui se lève sur l'obscurité, l'Eldorado, la Vérité. Cependant, on ne peut faire entrer le français en entier dans un code ou un système de règles, aussi savant et novateur soit-il. De fait, plusieurs défenseurs de la nouvelle grammaire en avertissent les lecteurs dans la préface de leur ouvrage. Il restera toujours des petits bouts qui dépassent. D'ailleurs, une langue vivante évolue inévitablement avant les règles qui la décrivent (exception faite des langues construites, comme l'espéranto). La grammaire dite nouvelle est le fruit ponctuel de travaux perpétuels où sont amalgamées théories anciennes et nouvelles pour faciliter l'apprentissage des systèmes qui sous-tendent notre langue.

La grammaire au sens large et son enseignement se fondent sur des sciences : linguistique, didactique, psychologie cognitive... De là ce que j'appelle la fausse question, car toute science se transforme suivant l'évolution de notre compréhension. Dans notre inconscient collectif, la grammaire est immuable et intemporelle. Pourtant, elle change depuis toujours. Le débat, pour sa part, demeurera tant qu'on n'aura pas uniformisé l'enseignement de la grammaire. Et tant que les élèves d'aujourd'hui ne seront pas à leur tour devenus des parents… ■

Note

1 *Histoire de la grammaire scolaire… et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français*, Payot, 1977, p. 102.



Français pratique

Jacques Desrosiers

Traduire *should**

La question suivante m'a été transmise par une collègue anglophone à qui elle avait été adressée, parce qu'il s'agit en grande partie d'un problème de traduction de l'anglais vers le français.

Q. *Here are some examples of the use of "should" that we find in the documents coming from the Health Products and Food Branch, Health Canada, an important client of our unit (Médecine). These documents are "Notices of decision" regarding drugs that have recently been approved by the Department. In our mind, "should" and "should not" have a rather prescriptive sense in that context and should (or must!) be translated by "doit" and "ne doit pas," instead of "devrait" and "ne devrait pas." The client insists that we use "devrait."*

> Recothrom **should** be administered under the conditions stated in the Product Monograph taking into consideration the potential risks associated with the administration of this drug product. [*In the following sentence, the author switches to "must."*] Recothrom **must** not be injected directly into the bloodstream.
>
> Recothrom **devrait** être administré selon les conditions décrites dans la monographie de produit, en tenant compte des risques potentiels associés à l'administration de ce produit pharmaceutique. Recothrom ne **doit** pas être injecté directement dans la circulation sanguine.
>
> Prevnar® 13 **should** be given intramuscularly using the pre-filled syringe (0.5 mL).
>
> Prevnar^MD 13 **devrait** être administré par voie intramusculaire au moyen d'une seringue préremplie (0,5 mL).

What advice would you have for medical translators? Many do not agree with their client on the appropriate translation of "should" in these examples.

R. N'étant pas spécialiste de la langue médicale, je ne peux que dégager quelques constatations générales de l'usage, mais plusieurs raisons m'incitent à me rallier à votre point de vue.

À l'évidence, qu'ils s'adressent au personnel médical ou aux usagers, les conseils touchant les médicaments ne sont pas de simples suggestions : ce sont à tout le moins de très fortes recommandations, voire des instructions à suivre. La question est donc de savoir si *should* et le conditionnel *devrait* expriment bien cette valeur. Il me semble que la réponse est oui dans le cas de *should*, alors que le conditionnel français dilue beaucoup trop l'idée d'obligation que ces conseils renferment.

Le Grevisse fait remarquer que les verbes qui expriment la nécessité passent au conditionnel « quand on considère comme douteuse la réalisation du fait jugé nécessaire, possible, souhaitable, etc.[1] ». L'usage montre d'ailleurs que si *should* sert souvent à formuler une obligation de façon très nette, le conditionnel français ne le fait à peu près jamais.

Lorsqu'il est demandé à un patient d'être à jeun avant une prise de sang ou un examen quelconque, comme une échographie, presque toujours quand l'anglais emploie *should*, le français choisit l'indicatif présent :

> *You **should** not eat for four hours before the scan.*
>
> *Vous ne **devez** rien manger dans les quatre heures précédant l'examen*[2].

Si vous avouez que vous n'êtes pas à jeun, l'examen sera annulé. Les rédacteurs anglophones sentent *should* comme suffisamment contraignant dans ce genre de contexte, tandis que du côté français rédacteurs et traducteurs évitent le conditionnel, sans doute parce qu'il donnerait l'impression erronée que le patient a une marge de manœuvre.

Le *Practical English Usage* de Michael Swan consigne cette valeur particulière de *should*, parmi d'autres emplois : « *we often use* should *to talk about obligation, duty and similar ideas*[3] ». Tout en faisant remarquer qu'il est moins fort que *must*, Swan précise : « should *can be used instead of* must *to make instructions sound more polite*[4] ». On met des gants blancs pour formuler l'instruction, qui reste une instruction.

Il ne faut donc pas là-dessus se fier aveuglément aux dictionnaires bilingues, comme le Robert-Collins qui rend mécaniquement *should* par le conditionnel dans ses pages de grammaire. On entend un autre son de cloche dans les unilingues. Le *Canadian Oxford Dictionary* définit l'un des premiers sens de *should* par l'idée même d'obligation : « *to express a duty, obligation* ». Selon le Collins-Cobuild, « *You use **should** to give someone an order to do something* », exemple : *All visitors should register with the British Embassy*[6].

* Pour écrire cet article, j'ai profité des lumières de Sybil Brake, de Kim Lacroix et de Maurice Rouleau, qui ne partagent pas nécessairement mon point de vue sur la question.

Dans le domaine médical, les exemples ne manquent pas où le caractère impératif de *should* ne fait aucun doute :

Can PICO-SALAX be mixed ahead of time?
No, each sachet of PICO-SALAX ***should*** *only be mixed just before use.*

Il n'est pas étonnant qu'on le traduise alors par le présent :

Peut-on mélanger PICO-SALAX à l'avance?
Non. On ne ***doit*** *mélanger chaque sachet de PICO-SALAX qu'avant son utilisation*[4].

Il en va ainsi dans les notices d'emploi d'une foule de médicaments courants. Je donne quelques exemples, suivis du nom de la pharmaceutique qui les produit :

DUOFILM ***should*** *be kept away from fire or flame.*

Le DUOFILM ***doit*** *être tenu loin du feu.*
Stiefel Canada

This medicine is for your use only and you ***should*** *not give it to others.*

Ce médicament est uniquement pour votre usage personnel et vous ne ***devez*** *en donner à personne d'autre.*
Ferring

[*Elidel*] ***should*** *be applied twice a day.*

[*Elidel*] ***doit*** *être appliqué deux fois par jour.*
Novartis

For best results, you ***should*** *avoid milk.*

Pour obtenir les meilleurs résultats, vous ***devez*** *éviter le lait.*
Merck Frosst

Diabetics ***should*** *not use this product.*

Les personnes diabétiques ne ***doivent*** *pas utiliser ce produit.*
Johnson & Johnson

Plus frappant encore est le fait que *should* n'est pas si fréquent dans ces notices. Les rédacteurs anglophones préfèrent recourir à l'impératif (*Discard after one use*), souvent adouci par une formule de politesse (*Please discuss this with your doctor*), et parfois au présent intemporel (*No solid food is allowed*). En français, c'est l'infinitif injonctif (*Prendre un comprimé deux fois par jour*) qui sert le plus souvent à rendre l'omniprésent impératif de l'anglais :

Do not take *Advil if you are pregnant, unless directed by a physician.*

Consulter *un médecin avant de prendre Advil si vous êtes enceinte.*

Si bien que lorsque *should* apparaît en anglais, il semble avoir été mis là simplement par souci de variété et est traduit, outre le présent *doit*, par diverses expressions, toutes plus fortes et plus claires que le conditionnel, toujours susceptible de laisser l'usager perplexe. Un exemple :

Patients with diabetes ***should not*** *use DUOFILM.*

L'utilisation du produit est ***contre-indiquée*** *dans le cas de diabète.*

En français aussi, quand le conditionnel apparaît, son rôle semble être non pas de formuler un conseil moins important que les autres, mais simplement de rompre la monotonie. Et alors tout le contexte déteint sur lui :

Elidel ne ***doit*** (should) *être utilisé que si les autres thérapies se sont avérées inefficaces... Vous* ***devriez*** (should) *utiliser Elidel tel qu'il vous a été prescrit par votre médecin... On* ***doit*** (should) *mettre fin au traitement par Elidel lorsque les signes...*

Cette règle de traduction n'est pas exclusive au domaine médical. Quand les instructions à la fin d'un formulaire de demande de bourse ou d'emploi indiquent la date d'échéance à laquelle envoyer la demande, l'anglais recourt aussi bien à *should* qu'à *must*. Encore une fois, le premier est moins brutal que le second; mais les deux disent la même chose : un jour de retard, et vous êtes éliminé du processus. Voilà pourquoi l'un et l'autre sont traduits presque systématiquement par *doit* :

Application ***should*** *be made by 1 November 2010.*

Les documents ... ***doivent*** *nous parvenir au plus tard le 1er novembre 2010*[5].

Le conditionnel est rare. *Les documents devraient nous parvenir au plus tard le 1er novembre* ne serait guère convaincant, enlevant trompeusement un peu de sa contrainte à l'obligation. Ce genre de consignes indique la marche à suivre. On ne dit pas : vous devriez peut-être envoyer le formulaire à cette date plutôt qu'à une autre. Ce n'est pas un ordre formel, mais pas un simple tuyau non plus.

En fouillant dans Google, j'ai remarqué que l'usage anglais emploie *applications should be sent* (*before* ou *no later than...*) cinq fois plus souvent que *applications must be sent*. En revanche, on dit *applications must be received* dix fois plus souvent que *applications should be received*. C'est facile à comprendre. Avec *must be* ***received***, les auteurs du formulaire s'adressent à eux-mêmes : ils peuvent être fermes. *Should be* ***sent*** s'adresse aux candidats qui envoient la demande : on est poli. Mais l'échéance ne devient pas élastique pour autant.

La langue technique ne fonctionne pas différemment, si du moins je me fie aux exemples tirés du site *English for Techies*, dont je cite un long extrait parce qu'il résume bien la problématique :

Le modal ***should*** *à la forme affirmative sert à exprimer :*

1/ soit une suggestion, un conseil :

- If the tool does not function properly, the following troubleshooting chart should be used to locate and correct the trouble : Si l'outil ne fonctionne pas correctement, on utilisera le tableau de recherche de pannes ci-dessous pour localiser et rectifier le défaut

*- **The NavTrac receiver should be mounted in a location where the display is easily visible and the keyboard is readily accessible*** : Il est conseillé d'installer le récepteur NavTrac à un emplacement où l'écran sera bien visible et le clavier facilement accessible *(autre trad. :* Il convient d'installer...*)*

b/ soit une forte recommandation :

*- **Nickel-cadmium cells should be discharged completely before recharging*** : Les piles au nickel-cadmium **doivent** être totalement déchargées avant toute recharge

*Ainsi qu'on peut le constater, le modal **should** est traduit, dans la langue technique, non pas par* devrait*, etc., mais, selon l'insistance du rédacteur, par* doit*, par une périphrase du genre* il est conseillé de / il convient de / il y a lieu de, *ou par le futur simple*[8]. [c'est moi qui souligne]

Apprécions la riche palette d'expressions utilisées pour traduire *should*. Dans les documents où il est question de la grippe H1N1, l'Agence de la santé publique du Canada elle-même se passe volontiers du conditionnel :

*If you get flu-like symptoms and are otherwise healthy, **you should stay** home to recover.*

*Si vous êtes habituellement en bonne santé et que vous présentez des symptômes pseudogrippaux, **récupérez** à la maison*[9].

Tout comme dans les conseils de santé qu'elle donne aux voyageurs :

*If you are ill with the flu before you leave Canada or while abroad **you should delay** your travel.*

*Si vous tombez malade avant votre départ du Canada ou pendant un séjour à l'étranger, **reportez** vos déplacements*[10].

Comme on le voit sur la même page du site, le conditionnel reprend sa place en français lorsque le conseil ressemble davantage à une suggestion qu'à une prescription :

*You **should** consult the Department of Foreign Affairs and International Trade (DFAIT) for further information on whether the country you are travelling to/from has established screening measures.*

*Vous **devriez** vous informer auprès du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (MAECI) pour savoir si votre pays de destination ou celui d'où vous partez a prévu des mesures de dépistage.*

Un document de Santé Canada publié en 2004 au moment de la crise du SRAS traduisait systématiquement *should* par *doit* :

*All "SRI Alerts" **should be reported** to Health Canada.*

*Toutes les « Alertes de MRS » **doivent** être signalées à Santé Canada*[11].

*A person **should** be excluded if an alternate diagnosis can fully explain their illness.*

*Une personne **doit** être exclue si un autre diagnostic peut expliquer entièrement sa maladie.*

Chacun a toutes les raisons du monde de voir dans tous ces conseils de très fortes recommandations ou des consignes à observer. Advenant des complications, les médecins et le personnel infirmier pourraient se retrouver dans l'embarras s'ils les prennent à la légère. Pour le public, il est plus prudent de considérer les avis donnés par une autorité médicale comme impératifs, peu importe qu'on les suive ou les ignore : il faut comprendre qu'ils ont été écrits avec l'intention qu'ils soient suivis à la lettre.

C'est cette idée que *should* garde intacte. La formulation peut varier, le message est le même : voici ce qu'il faut faire. Le conditionnel *devrait* sera toujours risqué, parce qu'en atténuant cette valeur d'obligation, il sous-entend : faites comme vous voulez. Voilà sans doute la raison principale pour laquelle de nombreux traducteurs ne traduisent pas *should* par le conditionnel. ■

Notes

1 *Le bon usage*, 14e éd., De Boeck-Duculot, 2008, § 889, *b*, 1°.

2 http://www.radiologyinfo.ca/default.aspx?page=598&lang=fr-CA.

3 3e éd., Oxford University Press, 2005, § 519, 1.

4 § 520, 2.

5 3e éd., 2001.

6 http://www.pico-salax.ca/faqs.html.

7 http://www.nrc-cnrc.gc.ca/fra/idp/iha/bourse/covington/application.html.

8 http://www.english-for-techies.net/grammar/le_modal_should.htm.

9 http://www.phac-aspc.gc.ca/alert-alerte/h1n1/fs-fi_h1n1-fra.php.

10 http://www.phac-aspc.gc.ca/tmp-pmv/fhn-csv/influenza-fra.php.

11 http://www.phac-aspc.gc.ca/eri-ire/pdf/hc-ri-enhanced-surveillance-pop_f.pdf.

Glanure

Mais il [Lance Armstrong] *ne pourra pas toucher au record du « poupoulaire » Poulidor, sacré troisième du Tour en 1976, à l'âge de 40 ans. Un* **quadragêneur**, *comme disait l'écrivain Antoine Blondin.*

Le Devoir, 3 juillet 2010

André Racicot

Traduire le monde

Les fourches caudines et autres expressions historiques

L'histoire et la politique sont parsemées d'expressions connues et moins connues dont nous ignorons souvent l'origine et parfois même le sens. Certaines plongent leurs racines dans les tréfonds de l'histoire. Je vous en présente quelques-unes.

Passer sous les fourches caudines

En 321 avant Jésus-Christ, les Romains perdirent une bataille de la manière la plus humiliante qui soit, près de Caudium, dans le sud de l'Italie. Enfermés dans un défilé rocheux dont les extrémités avaient été bouchées par leurs ennemis, les Samnites, les Romains durent se rendre, obligés de passer sous les lances fourchues des Samnites. D'où l'expression *passer sous les fourches caudines*, qui signifie être obligé de faire quelque chose qu'on ne veut pas faire, qui est humiliant.

Les délices de Capoue

Capoue, c'est la ville italienne prise par le général carthaginois Hannibal, en 215 avant Jésus-Christ. Ses troupes s'y installèrent et profitèrent des plaisirs de l'endroit. Mal leur en prit, les soldats carthaginois perdirent leur vaillance au combat. Les Romains en firent une proie facile et détruisirent la ville en guise de vengeance.

Pour paraphraser le Robert, les délices de Capoue, ce sont des délices où l'on s'amollit. Une personne qui s'endort dans les délices de Capoue se laisse bercer par une vie trop facile.

Barbares

Le mot *barbare* n'a pas toujours eu un sens péjoratif. À l'époque de la Grèce antique, était barbare quiconque n'appartenait pas à la civilisation hellénique, y compris les Romains. Ces derniers reprirent le terme pour désigner tous les peuples qui ne faisaient pas partie du monde gréco-romain. Plus tard, les historiens attribuèrent ce nom à divers peuples qui envahirent l'Empire romain, comme les Goths, les Vandales, les Huns et autres Francs. Le caractère négatif de cette appellation est moins évident lorsqu'elle est employée par des historiens, alors que les Grecs et les Romains méprisaient ceux qu'ils qualifiaient de barbares.

Aller au diable vauvert

Cette expression fait référence à un château du roi Louis IX, situé à Vauvert, dans le sud de la France, loin du siège de la monarchie. Selon les rumeurs, ce château isolé était hanté par des esprits, de sorte que personne ne voulait y habiter. Selon le *Trésor de la langue française*, il était convoité par les propriétaires d'un château voisin qui voulaient inciter Louis IX à leur en faire don. Ils organisèrent des apparitions du diable, ce qui convainquit le souverain de s'en défaire.

Cette histoire a engendré deux expressions : *aller au diable vauvert* et *habiter au diable vauvert*. Dans les deux cas, elles signifient « très loin ».

Cheval de Troie

Qui ne connaît pas cette expression inspirée par le cheval que les Grecs donnèrent à la ville de Troie, et dans lequel étaient cachés des soldats? Grâce à cette astuce, les Grecs conquirent Troie, environ 1200 ans avant Jésus-Christ.

Depuis, cette expression a fait du chemin et désigne aujourd'hui un intrus qui cherche par la ruse à s'introduire quelque part sous des prétextes fallacieux, afin d'y faire du mal. Par exemple, le général de Gaulle craignait que l'admission de la Grande-Bretagne au sein du marché commun européen n'en fasse le cheval de Troie des États-Unis.

En informatique, le cheval de Troie est un programme malveillant introduit dans un ordinateur pour y recueillir ou détruire des informations.

Fort comme un Turc

Être fort comme un Turc, c'est posséder une force phénoménale. Les explications sur l'origine de cette expression sont multiples. L'Empire ottoman a occupé une bonne partie des Balkans pendant quelques siècles et certains peuples, notamment les Grecs et les Serbes, durent livrer d'âpres batailles afin de se libérer du joug des Turcs.

Pendant longtemps, les Turcs furent considérés comme des barbares venus de l'Orient qui menaçaient la civilisation occidentale. Le Turc était perçu comme un personnage tout en muscles, mais pas très brillant.

Si l'on remonte plus loin dans l'histoire, il semble que les Turcs aient remporté un grand nombre d'épreuves aux Jeux olympiques de l'Antiquité, en raison de leur force extraordinaire. Enfin, la ténacité des soldats turcs a été maintes fois reconnue tout au long de l'histoire, ce qui pourrait aussi être à l'origine de cette expression.

Putsch

Ce mot allemand s'est introduit dans plusieurs langues à la suite de la tentative de coup d'État perpétrée par Hitler

et ses hommes, dans une brasserie de Munich, en novembre 1923. Les historiens ont baptisé cet évènement « putsch de la brasserie ».

Le terme est largement utilisé en français, mais il a des rivaux. Au premier chef, *pronunciamiento* qui, dans le monde hispano-américain, renvoie à un coup d'État fomenté ou soutenu par l'armée. Petite nuance avec le putsch, qui lui est perpétré par un groupe politique armé.

Récemment, le terme *golpe* est apparu. Là encore, il est question d'un coup d'État et le mot renvoie à la tentative des militaires espagnols de renverser le gouvernement républicain en juillet 1936. Son dérivé *autogolpe* désigne quant à lui un coup d'État perpétré de l'intérieur, c'est-à-dire par les autorités en place qui dissolvent la législature ou abrogent la constitution pour se donner les pleins pouvoirs. Ce terme est revenu dans l'actualité en 1992 lorsque le président péruvien Alberto Fujimori a renversé son propre gouvernement.

Le rideau de fer

Le rideau de fer, c'est celui que l'on descend devant la façade des magasins. On attribue généralement cette expression à Winston Churchill, qui l'aurait prononcée dans un discours au Westminster College, à Fulton, au Missouri, en 1946. L'ancien premier ministre britannique constate alors que les pays de l'Est, occupés par l'Union soviétique, ne deviendront pas des démocraties et parle d'un « rideau de fer » qui s'abat sur eux. De fait, l'expression, prise dans cette acception, existe depuis presque 50 ans. Selon Wikipédia, elle a été employée dans un sens politique pour la première fois en 1918 lorsque Vassili Rosanov a dénoncé l'implantation du communisme en Russie. Le ministre nazi de la Propagande, Joseph Goebbels, l'a aussi utilisée en février 1945 lorsque, entrevoyant le déferlement des armées soviétiques en Europe, il a parlé d'un rideau de fer qui risquait de s'abattre sur le Vieux Continent. Mais c'est Churchill qui a donné ses lettres de noblesse à l'expression dans son discours prononcé au Westminster College.

La Guerre froide

D'entrée de jeu, un détail intéressant. Les deux grands dictionnaires généraux ne définissent pas cette période de la même façon, le Larousse la situant entre 1945 et 1990, le Robert entre 1945 et 1953. En général, les historiens situent la fin de cette « guerre sans guerre » à l'effondrement du communisme en Europe, marqué par l'ouverture du mur de Berlin, en 1989, et la dissolution de l'Union soviétique, en 1991.

La Guerre froide (bien des auteurs lui donnent la majuscule, puisqu'il s'agit d'une période historique) est toutefois marquée par une pause, appelée la Détente (la majuscule pour la même raison). La crise des missiles de Cuba, en 1962, donne la frousse à tout le monde, y compris aux deux grandes puissances, qui cherchent à endiguer la prolifération des armes nucléaires et à baliser leur mise à l'essai. La Détente se termine avec l'invasion de l'Afghanistan par l'Armée rouge, en 1979.

Et pour finir, deux expressions québécoises…

Lac-à-l'épaule

Le cabinet de Jean Lesage se réunit les 4 et 5 septembre 1962 au lac à l'Épaule, dans la région de Québec, pour y décider de la nationalisation de l'électricité.

Cet évènement marquant de la Révolution tranquille a laissé des traces dans la langue. En effet, l'expression *lac-à-l'épaule* est même avalisée par l'Office québécois de la langue française : « Le toponyme, substantivé […] passa à la postérité pour désigner une rencontre importante tenue à l'écart, souvent dans un endroit naturel et vivifiant, au cours de laquelle les participants se réunissent pour définir de grandes orientations, s'entendre sur des actions à entreprendre, faire le point ou se ressourcer*. »

Donner la chance au coureur

Cette expression a été popularisée par René Lévesque, quand il parlait de son nouveau gouvernement, en 1976. Au baseball, donner la chance au coureur, c'est déclarer sauf le coureur qui atteint le premier but en même temps que la balle est captée par le joueur défensif. De nos jours, cette expression s'emploie fréquemment pour dire qu'il faut donner sa chance à quelqu'un.

Certaines expressions, que rien ne semblait prédestiner à la gloire, viennent finalement s'inscrire en lettres d'or dans le grand livre de l'histoire. Certaines s'insinuent même dans le vocabulaire courant, sans qu'on ne s'en rende compte. Elles ont su traverser les fourches caudines du temps et de l'usage. ■

* Tiré de « Lac à l'Épaule ou lac-à-l'épaule ???? », à http://www.cjmcq.qc.ca/journal-organisationnel/edition/2009/11/le-ccpas-vous-presente-sa-chronique-du-bon-francais.

Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires?

Georges Farid

Une version plus longue du présent article a paru dans *Voix plurielles* (vol. 7, nº 2, novembre 2010), la revue de l'Association des professeur-e-s de français des universités et collèges canadiens, à l'adresse http://www.brocku.ca/brockreview/index.php/voixplurielles/.

Injurier ou insulter, c'est attaquer non seulement par des impolitesses ou des grossièretés, mais aussi par des violences verbales visant à blesser l'autre, à le toucher dans son amour-propre et à attenter à sa dignité. Cela dit, quelle est la pertinence de consigner, dans les dictionnaires usuels, des injures racistes?

Bien qu'il existe des dictionnaires d'injures, aucun ouvrage n'a, à notre connaissance, été consacré aux injures et aux mots péjoratifs à connotation raciste. Nous n'avons trouvé qu'un nombre infime d'injures racistes, ce qui nous a obligé à analyser, une à une, plus de 1500 dénominations de peuples figurant à la fin du *Petit Robert* 1993, et ce, en les comparant au *Nouveau Petit Robert électronique de la langue française* 2007 et au *Petit Larousse* 1999. Nous avons relevé une quarantaine d'injures racistes, dont douze que nous présentons ici avec certains synonymes.

Le présent article relève des injures racistes exprimées par des appellations offensantes de peuples ou des expressions péjoratives. Elles sont tirées des dictionnaires *Petit Robert* (PR) et *Petit Larousse* (PL). L'article vise à remettre en question l'existence même de ces injures et à vérifier leur constance ou leur variation sur le plan descriptif.

Pour ou contre l'inclusion des injures racistes dans les dictionnaires

Certains trouveront nécessaire d'inscrire les appellations racistes dans les dictionnaires, estimant qu'elles ne devraient froisser personne, puisqu'elles correspondent à une réalité.

D'autres, par contre, s'interrogent sur l'utilité d'une telle démarche. Est-elle de nature à favoriser les insultes raciales? Ces locutions racistes et injurieuses, à qui sont-elles indispensables? Aux phraseurs, aux professionnels, aux amateurs ou aux observateurs du langage, aux lexicographes? Selon les adversaires des injures racistes, s'il est vrai que les dictionnaires jouent un rôle important et apportent des éléments fondamentaux du savoir, il n'est pas nécessaire d'y intégrer les injures racistes.

Parmi les linguistes, Charlotte Schapira constate qu'il existe des stéréotypes qui constituent des moules stylistiques, des moules lexicaux qui, consciemment ou inconsciemment, voire insidieusement, forment notre mentalité et façonnent notre usage de la langue. C'est le cas de « l'alcoolisme supposé des Polonais [...], le stéréotype de pensée s'accompagne d'un stéréotype de langue, puisqu'il a donné l'expression : "*saoul comme un Polonais*[1]" ».

Schapira note d'autres expressions, où « le stéréotype n'est pas supposé, mais impliqué : [...] les Gascons ne tiennent pas leurs promesses (propos de Gascons); les Normands donnent des réponses ambiguës (réponse de Normand). Ces locutions, avec les idées reçues qui leur sont attachées, avec les proverbes et les dictons [...] forment ensemble un fonds d'idées, voire de préjugés qui, consciemment ou inconsciemment, représentent la mentalité d'une communauté linguistique à un moment donné du développement de sa langue[2] ».

Précision terminologique

Le mot *péjoratif* est employé pour indiquer que le terme comporte une acception qui déprécie la personne désignée. Le PR et le PL font une distinction importante entre les mots *vieilli* et *vieux* : est considéré comme *vieilli* un mot, un sens ou une expression encore compréhensible de nos jours, mais qui ne s'emploie plus naturellement dans la langue parlée courante. Quant à *vieux*, il s'applique à un mot, un sens ou un emploi incompréhensible ou devenu peu compréhensible de nos jours et jamais employé.

Relevé d'expressions historiques contemporaines

Dans le PR et le PL, nous avons relevé des expressions péjoratives liées à la race ou qui désignent, de façon injurieuse, un peuple en particulier. Nous avons parfois eu recours au *Trésor de la langue française* (TLF) comme complément d'information :

apache

Le PR donne le sens vieux et très péjoratif de « malfaiteur, voyou de grande ville prêt à tous les mauvais coups » et renvoie le lecteur à *malfrat*, alors que le PL considère le sens vieilli et péjoratif pour faire référence à « malfaiteur, voyou ». Le PR donne comme entrée principale : « Indien d'une tribu du sud des États-Unis, réputée pour [...] sa férocité. »

basque

Ce peuple est généreusement servi par l'expression péjorative « parler le français comme un Basque espagnol », mieux connue selon l'expression incorrecte « comme une vache espagnole », où « vache » serait l'altération de Basque (*vasco, vasca*). Cette expression signifie parler le français très mal.

chinetoque/chinois

Selon le PR et le PL, *chinetoque* est un terme familier ou péjoratif, une injure raciste qui désigne un Chinois. Quant à *chinois*, le PR donne un sens familier vieilli : « Individu à l'allure bizarre dont on se méfie. Personne qui subtilise, ergote à l'excès. » Utilisé comme adjectif, *chinois* signifie, entre autres, « bizarre et compliqué (par allusion à l'écriture chinoise) ». Exemple : « C'est assez chinois. »

Il existe aussi la locution « c'est du chinois », que le PR et le PL traduisent par « c'est incompréhensible », et une dérivation, « chinoiserie », qui, dans la langue courante, fait référence à « une complication inutile et extravagante ». Le PR donne comme exemple : « les chinoiseries administratives ».

Le TLF ajoute : une personne « qui présente des ressemblances avec les Chinois, leur physique et surtout leur caractère réel ou présumé; qui est étranger, peu intéressant, original, compliqué, rusé ».

chleuh ou **schleu**

Le PR considère ce terme comme familier et péjoratif pour désigner « un Allemand ou une Allemande en tant qu'ennemi, pendant la Deuxième Guerre mondiale », alors que, selon le PL, ce terme est une injure péjorative qui désigne simplement un Allemand, abstraction faite de l'époque. Des synonymes sont donnés avec une variation de registres d'un dictionnaire à l'autre : **boche**, **fridolin**, **fritz** (altéré en **frisé**), **teuton**, **tudesque**.

gascon

Le PL considère ce terme comme vieux ou littéraire au sens de « fanfaron, hâbleur ». Le PR souligne l'aspect péjoratif et vieilli de ce dernier : « qui a des traits de caractère attribués aux Gascons » et renvoie à « fanfaron, hâbleur ». Le PR et le TLF s'entendent sur l'expression « offre, promesse de Gascon », qui signifie « une offre peu sérieuse, une promesse qui n'est pas toujours tenue ». Le PL ne dit rien en ce sens, contrairement au TLF qui ajoute des locutions non moins négatives : « en gascon » : avec habileté; « faire une lessive de gascon » : retourner son linge pour donner l'illusion de la propreté.

juif

À part la définition « nom donné depuis l'Exil (VI[e] siècle av. J.-C.) aux descendants d'Abraham », le PR donne deux sens : celui de « prêteur d'argent » dans le sens vieux dans la langue classique et le sens diffamatoire de « personne âpre au gain, avare ». Le PL ne donne aucune signification ou citation péjorative.

Dans le style familier et péjoratif, un **youpin**, selon le PR, est une injure raciste qui désigne un Juif. Dans une autre perspective moins injurieuse mais non élogieuse, la locution « c'est de l'hébreu » signifie « c'est incompréhensible » (PR, PL). Le TLF nous informe que *juif*, péjorativement, est synonyme de « avare, usurier » à cause des métiers d'argent interdits aux chrétiens et réservés aux Juifs au Moyen Âge.

malabar

« Indien de la côte de Malabar », ce à quoi le PR ajoute le sens de « lascar » et, au sens argotique, celui d'un « homme très fort, une armoire à glace ». Le PL considère ce terme comme familier et lui donne le sens de « homme grand et fort », et ce, sans aucune connotation péjorative. Cette différence nous laisse perplexe, car si le sens usuel est celui du PR avec la connotation péjorative, quelqu'un risque de l'utiliser selon le sens neutre du PL et de se retrouver dans une situation épineuse.

mongol/mongolien

« De Mongolie. Tribus mongoles » dit le PR, qui donne aussi *mongolien*, lequel a malheureusement deux sens : un vieux sens qui signifie « de Mongolie », et un sens moderne qui signifie « relatif au mongolisme », c'est-à-dire l'affection due à une aberration chromosomique, la trisomie 21. En 2007, le PR ajoute à *mongolien* le sens qu'il considère familier et péjoratif de « stupide » (avec référence à « gogol » et « débile »). Le PL, quant à lui, s'en tient seulement à la trisomie. Il aurait été souhaitable d'avoir deux sens qui ne soient pas interchangeables. De fait, Alain Rey note que *mongolien* en tant que nom tend à être remplacé par *trisomique*, seul terme scientifique exact[3].

normand

Le PR ne consigne rien sous l'entrée *normand* mais donne la locution « réponse de Normand », qui signifie une réponse exprimée en termes ambigus. Le PL donne la même définition, sous l'entrée *normand*.

polaque ou polack

À part la définition historique (« cavalier polonais, mercenaire des armées françaises »), le PR précise que ce terme comporte un sens familier et péjoratif qui désigne un Polonais. Le PL ne donne que la définition historique, même édulcorée : « cavalier polonais au service de la France, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles ». Dans le PR (1993, 2007), il est curieux de constater la citation anonyme : « Il était soûl comme un cochon, comme une grive, comme un âne, comme un Polonais, comme une bourrique. » Le PL omet cette comparaison dégradante.

turc

Habitant de la Turquie ottomane ou moderne. Seul le PR souligne, entre autres, un vieux sens figuré et péjoratif de *turc*, lequel désigne un homme dur et cruel. Le PL omet le sens péjoratif.

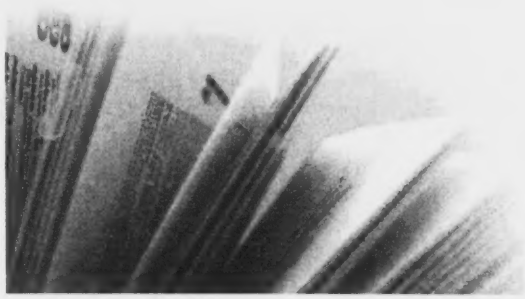
Quant à l'expression « tête de Turc », le PL la considère comme familière pour désigner une personne sans cesse en butte aux critiques, aux railleries. Le PR, pour l'expression « être la tête de Turc de quelqu'un, servir de tête de Turc », donne la même définition, sans mention du registre de langue, mais précise, pour « tête de Turc », qu'il s'agit d'un « dynamomètre sur lequel on s'exerçait dans les foires en frappant sur une partie représentant une tête coiffée d'un turban ».

yankee

Selon le PR, ce terme à connotation souvent péjorative désigne un « habitant de la Nouvelle-Angleterre, puis, durant la guerre de Sécession, un Nordiste (pour les Sudistes) ». Le PL note que l'emploi de ce terme comme adjectif familier est souvent péjoratif pour signifier « une personne des États-Unis ».

Un bagage culturel commun

Nombre d'injures racistes résultent d'attitudes idéologiques apparues dans un contexte historique déterminé, comme « Fridolin, Frisé, Fritz, Chleuh... » pour désigner les Allemands, « Viet » pour les Vietnamiens, etc. Bien que, par le passé, l'argot militaire ait alimenté la langue populaire, on peut se demander comment certaines expressions injurieuses ont pu faire carrière dans les dictionnaires contemporains. Cela n'empêche pas que la présence de certains mots déclenche la polémique, comme le montre un article du *Monde*[4], qui rapporte la décision des éditions Le Robert de retirer de la vente leur édition reliée du *Dictionnaire des synonymes et contraires*, où l'article *avare* proposait des équivalences propres à entretenir le préjugé antisémite, ainsi que le droit de regard du président du consistoire central israélite de France, Jean Khan, sur la nouvelle version à paraître.



À force d'être répétées ou lues, les injures et les expressions racistes pénètrent dans le bagage culturel commun des locuteurs de langue française, si bien qu'elles restent gravées dans la mémoire collective et se transmettent de génération en génération. Il reste que ces expressions et locutions, selon les lexicographes, doivent être comprises par le locuteur natif ou par l'apprenant du français comme langue étrangère. Selon eux, ces termes étant entachés de nuances péjoratives racistes, le locuteur ou le lecteur ne pourront ni saisir leurs significations approximatives ou précises ni les intégrer avec tous les concepts, passés et présents, si les dictionnaires ne les explicitent pas, avec leurs registres respectifs.

Pour savoir qui décide du choix des citations ou des exemples qui illustrent un terme défini, Rey nous informe que les dictionnaires décrivant des langues « vivantes » sont presque toujours basés sur des phrases observées *et* produites, soit par le lexicographe utilisant sa compétence linguistique, soit par des informateurs[5]. Rey confie aussi que « le dictionnaire n'est pas une opération innocente; il s'y forme une image où se projettent des fantasmes, où des volontés se dévoilent[6] ».

Consigner ou non

Cette analyse démontre, d'un dictionnaire à l'autre, une constance dans les définitions, mais des différences de registres. En effet, là où l'un dira que tel ou tel terme est familier **et** péjoratif, l'autre dira simplement péjoratif **ou** familier, voire rien du tout. De même, par rapport aux marques chronologiques, un dictionnaire notera l'usage « vieilli » d'un terme, l'autre le caractérisera comme « vieux » ou restera muet sur ce point. La comparaison de chacune des dénominations susmentionnées, entre le PR de 1993 et la version électronique de 2007, nous montre que rien n'a changé, sauf une ou deux citations. Nous remarquons également que certaines définitions ou expressions désobligeantes mentionnées dans un dictionnaire sont carrément absentes de l'autre.

Nous constatons que les expressions et injures racistes se présentent sous diverses formes :

- termes à caractère injurieux ou raciste (amerloque, asiate, bicot, bougnoul, chinetoque, crouille, jaune, macaroni, melon, métèque, moricaud, nègre, peau-rouge, raton, ricain, rital, rosbif);
- expressions qui rappellent les traits historiques cruels d'une nation à une certaine époque mais qui ne sont plus pertinentes aujourd'hui (turc, kroumir);
- appellations liées à des insurrections, à des tendances politiques d'un groupe à un moment donné ou à la désignation d'une personne durant une guerre (les chleuhs et ses synonymes, les munichois, les polaques, les viets, les yankees);
- expressions qui dénotent une complexité éprouvée par référence à un peuple, comme « c'est du chinois, c'est sioux »;
- expressions sarcastiques comme « parler le français comme un basque espagnol, parler petit-nègre, manger ou boire en suisse »;
- expressions dégradantes comme « en gascon, être béotien en, être la tête de Turc de »;
- termes qui désignent à la fois des noms d'habitants et des concepts péjoratifs qui leur sont associés, notamment : algonquin = individu ignorant les usages du monde...; huron = personne grossière; kroumir = pillard, individu méprisable...; une luronne = femme vigoureuse, hardie et délurée.

Que les injures soient relatives à une nation, une région ou une ethnie, les dictionnaires se donnent comme devoir de consigner et de définir les expressions et locutions que les médias, la presse, les littéraires, l'homme de la rue… utilisent, et ce, sans intention de diffuser des préjugés antisémites, antiaméricains ou autres. Malgré cet argument, nous ne souscrivons pas aux injures racistes et croyons que, tout comme certaines citations fielleuses ont disparu d'une décennie à l'autre, ces injures racistes tomberont en désuétude si les lexicographes ne perpétuent pas leur consignation servile. ■

Notes

1 Charlotte Schapira, *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Ophrys, collection L'essentiel français, 1999, p. 1.

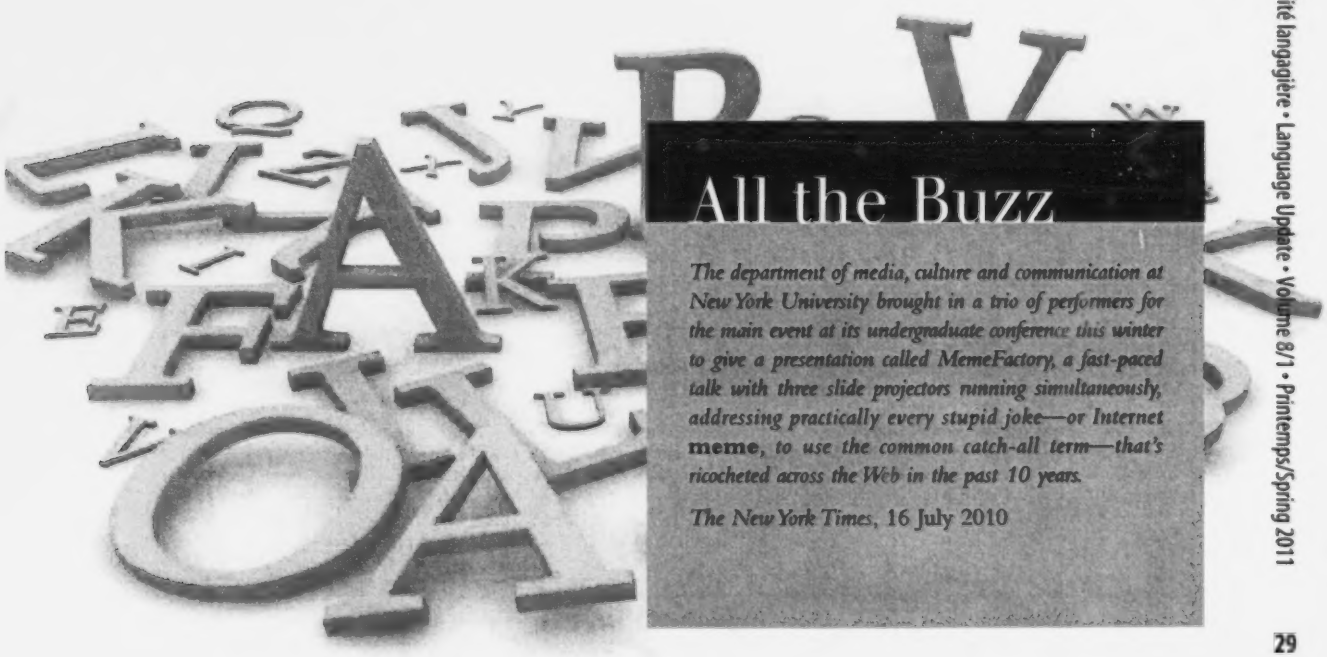
2 *Ibid.*, p. 32.

3 Sous la direction d'Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française* (3 tomes), Dictionnaires Le Robert, 2006, à l'article *mongolien*.

4 Philippe Jean Catinchi et Nicolas Weil, « En quête de référence », *Le Monde*, 17 novembre 1995.

5 Alain Rey, *De l'artisanat des dictionnaires à une science du mot*, Armand Colin, 2008, p. 77.

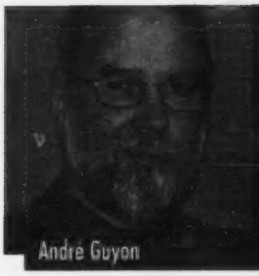
6 *Ibid.*, p. 87.



All the Buzz

The department of media, culture and communication at New York University brought in a trio of performers for the main event at its undergraduate conference this winter to give a presentation called MemeFactory, a fast-paced talk with three slide projectors running simultaneously, addressing practically every stupid joke—or Internet **meme**, *to use the common catch-all term—that's ricocheted across the Web in the past 10 years.*

The New York Times, 16 July 2010



Carnet techno / Tech Files

André Guyon

Translation: Geoffrey McGuire

Abrégé de traduction automatique

Pour cette première chronique de 2011, j'ai choisi de vulgariser la traduction automatique. Je ne m'attarderai pas à déboulonner les principaux mythes. Au bout du compte, j'en frapperai un seul en plein cœur : le remplacement des traducteurs par des machines.

Certes, les machines recyclent de mieux en mieux les traductions grâce aux mémoires de traduction et à la traduction automatique statistique. Oui, les prédateurs textuels en tout genre en profitent pour élargir des marges déjà honteuses. Oui, la confusion entre traducteur et logiciel de traduction grossit à la vitesse d'un cancer agressif.

Cependant, lorsqu'ils sont utilisés à la place des langagiers, les outils d'aide à la traduction font toujours plus de tort que de bien. J'y reviendrai en conclusion. Mais d'abord, pour vous aider à mieux comprendre, voici comment fonctionnent les différents systèmes de traduction automatique.

Les systèmes de traduction automatique statistique

Les systèmes de traduction automatique statistique (TAS) comportent trois principales composantes : le modèle de langue, le modèle de traduction et le décodeur. Examinons-les de plus près.

Le modèle de langue

Le modèle de langue est une série de suites de mots, extraites d'un nombre de textes aussi grand que possible. Actuellement, la puissance de calcul des ordinateurs permet d'obtenir des listes allant jusqu'à 8 mots, en plus de la liste des mots uniques. Les spécialistes appellent ces groupes *ngrammes*, comme dans unigramme, bigramme… jusqu'à octogramme.

À quoi sert-il?

Le modèle de langue permet de lever les ambigüités, c'est-à-dire de choisir le bon mot ou groupe de mots. Par exemple, en reconnaissance vocale, la phrase suivante présente deux ambigüités homophoniques pour un logiciel : « Je me dirige vers le mur. » Le logiciel, même s'il reconnaît parfaitement ma voix, devra décider s'il s'agit de « vert », « verre », « vair » ou « vers », puis s'il s'agit de « mur » ou de « mûre ».

Machine translation in a nutshell

In my first article of 2011, I've decided to provide a layman's overview of machine translation. I won't waste time debunking the most common myths. Rather, I plan to deal a death blow to one myth in particular: that translators will be replaced by machines.

To be sure, machines are getting better and better at recycling translations thanks to translation memories and statistical machine translation. Granted, textual predators of all kinds have been using them to fatten their already obscene profit margins. And yes, the confusion between translators and translation software is spreading like an aggressive cancer.

Nevertheless, when used as a substitute for language professionals, translation tools invariably do more harm than good. More on this in my conclusion, but first, to provide you with a better grasp of the subject, let's take a look at how the different machine translation systems work.

Statistical machine translation systems

Statistical machine translation (SMT) systems have three main components: the language model, the translation model and the decoder. Let's take a closer look at these components.

Language model

A language model is a series of word sequences extracted from as many texts as possible. Today's computers are sufficiently powerful to produce lists of word sequences of between one and eight words. Specialists call these sequences *n-grams*. An n-gram of size 1 is called a unigram, an n-gram of size 2 is called a bigram, and so on, right up to the octagram.

How is it useful?

The language model resolves ambiguities, that is, it chooses the right word or group of words. For example, speech recognition software will encounter two homophonic ambiguities in the following sentence: "His boy fought in the Boer War." Even if the software recognizes my voice perfectly, it must decide whether the second word is "boy" or "buoy" and whether the sixth word is "bore," "boar," "boor" or "Boer."

Dans les listes du modèle de langue, il trouvera probablement que « vers le mur » est beaucoup plus fréquent que toutes les autres possibilités. À la limite, il trouvera certainement que « vers » est plus fréquent que ses homophones. Le modèle contient probablement aussi « le mur » mais pas « le mûre ».

Comment procède le logiciel pour créer ces listes?

Tout bêtement, le logiciel découpe à partir des espaces, ajoute les mots trouvés à une liste et compte leur fréquence. Le résultat : la table des mots uniques. Ensuite, il répète le processus pour les groupes de deux mots, ce qui donne la table des groupes de deux mots, et ainsi de suite jusqu'à un maximum de huit mots.

Le modèle de traduction

Aussi appelé « tables de traduction », le modèle de traduction est une série de tables de groupes de mots et de leurs équivalents. Par exemple, « What the Smurf is a Smurf? = Mais qu'est-ce qu'un Schtroumpf? ». Les tables sont créées à partir de corpus bilingues alignés.

À quoi sert-il?

Le modèle de traduction permet au moteur de traduction automatique de trouver les mots en langue source pour les remplacer en langue cible, en fonction de la fréquence répertoriée dans une série de textes. Le remplacement est aussi conditionné par d'autres paramètres.

Comment procède le logiciel pour créer ces tables?

Tout d'abord, il aligne les phrases ou il part de phrases déjà alignées (mises en correspondance, comme dans une mémoire de traduction). Ensuite, à partir des phrases alignées, il procède à un alignement de mots. Certains logiciels intègrent un aligneur, d'autres pas.

Le procédé statistique est tout simple. Il consiste à noter quels mots sont presque toujours présents en même temps quand on a une phrase source et une phrase cible. Par élimination, on arrive au bon mot ou au bon groupe de mots dans la quasi-totalité des cas. On trouve donc que « chat = cat », que « Canada = Canada », etc. On trouve aussi que certains mots se traduisent de plus d'une façon.

Ensuite, avec un algorithme à peine plus complexe, le logiciel fait la même chose pour les regroupements de 2, 3 jusqu'à 8 mots. Par exemple, même si « time = temps » et « flies = mouches », Google Traduction, un système de TAS, peut rendre « Time flies » par « Le temps passe vite ». Cependant, quand une expression est plus rare, le système peut produire une traduction à dormir debout.

Le décodeur

Le décodeur est la partie du logiciel qui prend le texte en langue source, fait des recherches pour trouver des segments, des plus longs aux plus courts, et applique le modèle de langue (langue cible). On l'appelle « décodeur » parce qu'en traduction automatique, les langues sont considérées comme des séries de codes qu'il faut décoder.

In the language model lists, it will probably find that "the Boer War" is much more common than all the other possibilities. The model will likely contain "boy fought" but not "buoy fought." At the very least, it will find that "boy" is more common than its homophone.

How does the software go about creating these lists?

The software simply identifies individual words using spaces, adds them to a list and counts their occurrences. The result: a table of single words. It then repeats the process for groups of two words, yielding a table of groups of two words, and so on up to eight words.

Translation model

Also known as "translation tables," the translation model is a series of tables of groups of words and their equivalents. For example, the equivalent of "Mais qu'est-ce qu'un Schtroumpf?" is "What the Smurf is a Smurf?" The tables are created from aligned bilingual corpora.

How is it useful?

The translation model allows the machine translation engine to find and substitute the target-language wording that most frequently corresponds to the source-language wording in a series of texts. Substitutions are also conditioned by other parameters.

How does the software go about creating these tables?

First, it aligns the sentences or starts with sentences that are already aligned (i.e. matching segments, as in a translation memory). It then aligns the words that make up these aligned sentences. Some software applications include an alignment agent, others do not.

The statistical procedure is quite simple. It consists in identifying which words are almost always present at the same time in matched source- and target-language sentences. By process of elimination, the right word or group of words is identified in almost every case. So we find that "cat = chat," "Canada = Canada," etc. We also find that some words are translated in more ways than one.

Then, using a slightly more complex algorithm, the software does the same thing for groups of two words, three words and so on, up to eight words. For example, although "time = temps" and "flies = mouches," Google Translate, an SMT system, can translate "Time flies" by "Le temps passe vite." However, when it encounters a less common expression, the result can be a nonsensical translation.

The decoder

The decoder is the part of the software that takes the source text, searches for segments from longest to shortest, and applies the language model for the target language. It's called a "decoder" because in machine translation, languages are viewed as a series of codes that must be decoded.

À quoi sert-il?

Le décodeur permet de produire une traduction automatique statistique plus ou moins grossière.

Comment fonctionne-t-il?

Grosso modo, le décodeur procède à une longue série d'opérations de recherche et remplacement par groupes de mots, des plus longs aux plus courts. Ainsi, on évite des traductions loufoques comme « mouches du temps » pour rendre « time flies », exemple bien connu des chercheurs en traduction automatique.

Cependant, il arrive qu'une expression présente dans la table ne sorte pas parce qu'elle n'est pas assez fréquente.

Jumelé aux remplacements globaux, le modèle de langue permet de redonner une forme plus normale à la sortie. La subtilité des différents logiciels réside en bonne partie dans l'allocation des priorités aux deux composantes en question (modèle de langue et modèle de traduction).

Les systèmes de traduction automatique à base de règles

Les systèmes fondés sur les règles linguistiques (ceux qu'on voyait avant sur le Web) associent un dictionnaire à un ensemble de règles linguistiques pour traduire. L'analyse du texte que font ces systèmes ressemble à celle des correcticiels comme Antidote ou Grammatik, fondés sur les mêmes théories linguistiques.

Imaginez deux tableaux, l'un pour le dictionnaire, l'autre pour les règles linguistiques. Le logiciel repère les mots ou groupes de mots correspondant à diverses catégories grammaticales, puis cherche dans le tableau des règles linguistiques celles qui se trouvent dans la phrase (verbe, sujet, complément, etc.). Ensuite, il va dans la colonne cible du dictionnaire et applique aux groupes de mots équivalents les règles équivalentes. Par exemple, « sit **on** something = siéger **à** quelque chose » quand le « quelque chose » n'est pas un objet.

Ces systèmes représentent l'univers par des relations, un peu comme le font les langages orientés objets en programmation informatique.

À la fin des années 1980, le Bureau de la traduction a fait des essais avec un système de traduction automatique à base de règles, le système LOGOS (maintenant offert en logiciel libre). Les utilisateurs pouvaient enrichir le dictionnaire et l'ensemble de règles, opération qui s'avérait toutefois très laborieuse.

Les rivaux des systèmes à base de règles, les systèmes de TAS, ont justement l'avantage de ne pas demander d'intervention humaine, mais l'inconvénient de nécessiter de grandes quantités de données.

How is it useful?

The decoder produces a relatively crude statistical machine translation.

How does it work?

Generally speaking, the decoder conducts a lengthy series of search and replace operations, starting with the longest sequences of words and ending with the shortest. This avoids wacky translations such as "mouches du temps" for "time flies," a well-known example among machine translation researchers.

However, sometimes a valid translation contained in the table is not used because its frequency is too low.

When combined with the global replacements, the language model helps restore a more normal form to the output. To a great extent, the subtlety of the various software applications lies in the relative priority given to the two components in question (language model and translation model).

Rule-based machine translation systems

Systems based on linguistic rules (those seen on the Web in the past) translate using a dictionary in conjunction with a set of linguistic rules. These systems analyze texts in the same way as text correction software applications like Antidote or Grammatik, which are based on the same linguistic theories.

Imagine two tables, one for the dictionary, the other for the linguistic rules. The software identifies words or phrases belonging to various grammatical categories, then searches the table of linguistic rules for the grammatical categories that appear in the sentence (verb, subject, complement, etc.). It then applies the equivalent target-language rules to the various equivalents in the target column of the dictionary. For example, "siéger **à** quelque chose = sit **on** something" when the something is not an object.

These systems represent the world as a series of relationships, a bit like object-oriented programming languages.

In the late 1980s, the Translation Bureau conducted trials using a rule-based machine translation system called LOGOS (now available as open-source software). Users could add to the dictionary and rule set, but this proved to be a painstaking task.

In contrast, rival SMT systems have the advantage of requiring no human intervention, but have the drawback of requiring large amounts of data.

Les systèmes à base de règles donnent généralement une meilleure sortie du point de vue de la syntaxe que les systèmes statistiques. Par exemple, les accords en genre et en nombre sont la plupart du temps corrects.

Les systèmes de traduction automatique hybrides

Les systèmes hybrides offrent, en principe, le meilleur des deux mondes. Ils enrichissent les dictionnaires automatiquement avec des corpus beaucoup plus petits que ceux dont ont besoin les systèmes de TAS. Cependant, selon les chercheurs, un système statistique qui a assez de données produit pour l'instant de meilleurs résultats qu'un système hybride. Il est permis de croire qu'à moyen terme, ça ne sera plus le cas.

Certains systèmes hybrides utilisent un moteur statistique pour vérifier quelles erreurs sont systématiquement corrigées par les langagiers dans les sorties du système à base de règles. Les chercheurs parlent alors de postédition statistique (PES).

Récemment, des fournisseurs de systèmes à base de règles sont devenus des fournisseurs de systèmes hybrides (notamment Systran). Des vendeurs de logiciels de gestion de mémoires de traduction ont pour leur part décidé d'intégrer en tout ou en partie des moteurs statistiques dans leur logiciel.

Quelques réflexions en guise de conclusion

On peut dire sans se tromper que, dans quelques années, il n'y aura plus *que* des systèmes hybrides, qui auront fini par dépasser en qualité les systèmes statistiques purs.

Puisque les systèmes de TAS sont principalement des systèmes qui recyclent les expressions qui existent déjà, ils doivent être constamment alimentés en traductions pour demeurer utiles et efficaces. La création de nouvelles expressions n'a jamais arrêté!

Si les langagiers sont considérés comme de simples concurrents des machines, les plus talentueux feront autre chose. Donc, la matière première qui donne vie à la traduction automatique deviendra moins bonne, et on devra payer de plus en plus cher les gens qui savent écrire, traduire, interpréter, faire de la terminologie…

La traduction automatique est maintenant là pour rester. Pourquoi ne pas l'intégrer dans le coffre à outils du langagier? ■

Compared with SMT systems, rule-based systems generally yield superior output in terms of syntax. For example, gender and number agreement are usually correct.

Hybrid machine translation systems

In principle, hybrid systems offer the best of both worlds. They automatically populate dictionaries using corpora much smaller than those required by SMT systems. However, researchers have found that for the moment, SMT systems with access to enough data yield better results than do hybrid systems. It is conceivable that in the medium term, this will no longer be the case.

Some hybrid systems use a statistical engine to identify errors that are routinely corrected by language professionals in rule-based machine translation output. Researchers refer to this as statistical post-editing (SPE).

Recently, suppliers of rule-based systems (notably Systran) have become suppliers of hybrid systems. Vendors of translation memory management software have, for their part, decided to incorporate statistical engines into their software to varying degrees.

Some final thoughts

We can safely say that in a few years' time, hybrid systems will be the *only* game in town. The quality of hybrid systems will ultimately surpass that of purely statistical systems.

Since SMT systems primarily recycle expressions that already exist, we must continue to feed them with translations, or they will cease to be useful. New expressions are being created every day!

If language professionals are seen as mere competitors of machines, the most talented will turn to other pursuits, the quality of the raw material that allows machine translation systems to work their magic will decline, and hiring people who actually know how to write, translate, interpret and manage terminology will become an increasingly costly proposition.

Machine translation is here to stay. Why not make it another tool in the language professional's kit? ■

PETIT GLOSSAIRE DE LA TRADUCTION AUTOMATIQUE	A BRIEF GLOSSARY OF MACHINE TRANSLATION TERMINOLOGY
alignement de mots Procédé par lequel on trouve, pour chaque mot d'une phrase source, l'équivalent dans la phrase en langue cible. Par exemple, si à chaque occurrence de « Smurf » dans le texte source en anglais, on trouve « Schtroumpf » dans le texte cible en français, on peut croire que « Smurf = Schtroumpf ».	**word alignment** Process whereby each word in a source sentence is matched to an equivalent word in the target sentence. For example, if, for each occurrence of "Smurf" in the English source text, "Schtroumpf" appears in the corresponding segment in the French target text, chances are that "Smurf = Schtroumpf."
bitexte Type de texte contenant à la fois la partie en langue source et la partie en langue cible. Contrairement à une mémoire de traduction, la séquence des segments est préservée.	**bitext** Text containing both source language and target language. Unlike in a translation memory, the order of the segments is preserved.
corpus Ensemble de textes.	**corpus** Collection of texts.
corpus bilingue Ensemble de textes qui existent à la fois en langue source et en langue cible.	**bilingual corpus** Collection of texts that exist in both source language and target language.
corpus bilingue aligné Corpus bilingue où chaque segment (phrase ou groupe de phrases) du texte source correspond à un segment du texte cible.	**aligned bilingual corpus** Bilingual corpus in which each segment (sentence or group of sentences) in the source language is matched to a segment in the target language.
décodeur En traduction automatique, moteur de traduction proprement dit.	**decoder** The actual machine translation engine.
entrainement Processus par lequel un système statistique se « crée ». Si l'on compare les sorties obtenues par rapport à une ou des traductions humaines, les paramètres varient.	**training** Process whereby a statistical system is "created." If the output is compared with one or more human translations, the parameters are adjusted.
langue d'arrivée, langue cible Langue vers laquelle on traduit. Quand un groupe ne comprend pas seulement des langagiers, les termes « langue source » et « langue cible » sont mieux assimilés que « langue de départ » et « langue d'arrivée ».	**target language** Language in which the translation is being produced.
mémoire de traduction Ensemble de segments (phrases) et leur traduction, pas nécessairement en séquence contrairement au bitexte.	**translation memory** Collection of segments (sentences) and their translations. Unlike in a bitext, the segments are not necessarily in order.
modèle de langue Liste de groupes de mots (ngrammes) et de leur fréquence dans un corpus.	**language model** List of groups of words (n-grams) and their frequency in a corpus.
modèle de traduction Liste de fréquence des groupes de mots (ngrammes) par groupe de mots équivalents en langues source et cible.	**translation model** List of the frequencies with which groups of words (n-grams) in the source language correspond to equivalent groups of words in the target language.
postédition Traitement qui vise à améliorer une sortie machine pour la rendre acceptable.	**post-editing** Processing performed on machine output to render it acceptable.
segment En jargon des mémoires de traduction, le segment est l'unité qu'on traduit et qui correspond généralement à une phrase ou à une suite de mots; il est coupé par un retour ou un signe de ponctuation.	**segment** The unit of text being translated. A segment is generally a sentence or sequence of words set off by a return or a punctuation mark.
sortie machine Traduction machine non retouchée.	**MT output** Raw machine translation output.
traduction Transfert d'un message d'une culture vers une autre.	**translation** Transfer of a message from one culture to another.
traduction automatique Traduction faite par une machine. La traduction automatique peut être à base de règles, statistique ou hybride.	**machine translation** Translation produced by a machine. Machine translation can be rule-based, statistical or hybrid.
traduction automatique à base de règles (TABR) Traduction automatique classique qui comprend des règles faites par des linguistes dans des grammaires. Exemples de systèmes : Systran, Reverso, Prompt et LOGOS.	**rule-based machine translation (RBMT)** Classic machine translation that involves a host of rules defined by linguists in grammar books. RBMT systems include Systran, Reverso, Prompt and LOGOS.
traduction automatique statistique (TAS) Traduction automatique qui n'utilise que des statistiques, contrairement à la traduction à base de règles. Exemples de systèmes : LanguageWeaver, PORTAGE et Moses.	**statistical machine translation (SMT)** Machine translation that relies exclusively on statistics, in contrast to rule-based machine translation. SMT systems include LanguageWeaver, PORTAGE and Moses.

La petite histoire d'une expression

Fanny Vittecoq

Perdre son latin

La locution *perdre son latin* ne date pas d'hier. Sa première empreinte dans la langue remonte à 1338, dans le poème *Les vœux du héron* : « Ens el mois de setembre, qu'estés va a declin / Que cil oisillon gay ont perdu lou latin » (Dans le mois de septembre que l'été va à déclin, que ces oisillons gais ont perdu leur latin). Autrement dit, les oiseaux ont perdu leur langage, ils se sont tus à l'arrivée de l'automne.

Il faut attendre le XVI[e] siècle pour que l'expression fasse son nid, car plusieurs estiment qu'elle serait plutôt apparue en 1566. Quoi qu'il en soit, *y perdre son latin* signifiait alors « perdre son temps et sa peine, travailler inutilement à quelque chose », acception disparue aujourd'hui. L'expression dériverait d'*être au bout de son latin*, c'est-à-dire « ne plus savoir que faire ni que dire, manquer de moyens pour venir à bout de quelque chose ». Puis on l'employa dans le sens de « renoncer à comprendre ». Pas surprenant : le latin était si difficile à apprendre que seule l'élite intellectuelle le maîtrisait. *Le diable y perdrait son latin*, disait-on même, en parlant d'une chose très difficile à faire.

De nos jours, *y perdre son latin*, que certains dictionnaires jugent de niveau familier, a le sens de « ne plus rien y comprendre » :

> On y **perd son latin**. On risque d'y perdre ses moyens. Le choix d'un (bon) conseiller financier est un exercice délicat. Déjà, distinguer ses différentes incarnations relève du casse-tête chinois. (*La Presse*)

La locution a également conservé le sens d'*être au bout de son latin* (expression maintenant vieillie), soit de « ne plus savoir que faire ni que dire » :

> La liste des activités du Festival Juste pour rire dans la rue est étourdissante. On **y perd son latin** tellement il y a de choix. (*Rue Frontenac*)

Pas de chance pour *en perdre son latin* : les grands ouvrages restent à son sujet aussi muets que les oiseaux à l'automne. Pourtant, les exemples avec *en* sont beaucoup plus populaires qu'avec *y* :

> La météo est plus instable que jamais. Même des météorologues d'Environnement Canada **en perdent leur latin** et se contredisent. (*Journal de Montréal*)

De toute évidence, l'expression *perdre son latin*, qu'elle soit précédée de *y* ou de *en*, ne semble pas en voie de disparition. Étrange, quand même, puisque le latin n'est plus parlé que par quelques exégètes, érudits et autres… oiseaux rares! ■

Glanure

Le Sénat a continué à examiner le projet de loi **à marche forcée** *et entend siéger jusqu'à dimanche.*

Le Devoir, 20 octobre 2010

Gens d'ici et gens d'ailleurs : comment les nommer

Louise-Laurence Larivière

Ce texte est l'adaptation d'une communication prononcée lors du Congrès de l'Acfas, le 13 mai 2010, dans le cadre de la section Langues et langages. Pour des raisons de clarté, ont été omises les références aux dictionnaires généraux, imprimés et électroniques, aux bases de données terminologiques, aux vocabulaires et aux lexiques spécialisés de même qu'à certains textes de lois.

Dans son livre *Les pathologies de la démocratie*, la philosophe Cynthia Fleury affirme : « Si la démocratie est malade [...] c'est aussi parce qu'elle fait preuve du manque de cohérence du langage[1]. » Or, au Canada, cette incohérence se manifeste, notamment, dans la façon de nommer les gens qui y sont nés et ceux qui y sont venus par immigration, soit par des dénominations ambiguës (p. ex. le terme *autochtone*), soit par des euphémismes (p. ex. l'expression *personne issue de l'immigration*). Il existe toutefois des termes appropriés, en français, pour nommer les Canadiens et les Canadiennes d'origine ou d'adoption, termes qui respectent, à la fois, les règles grammaticales de la formation des mots et les règles terminologiques de la créativité lexicale.

Les gens nés au pays

Les gens nés dans un pays s'appellent des *autochtones*, des *natifs/natives* ou des *naturels/naturelles*. Le terme *autochtone*, qui vient du grec, signifie « né de la terre même » et désigne une personne qui est originaire du pays où elle habite, qui n'est donc pas venue par immigration ni qui n'est de passage. Ce terme polysémique désigne aussi une personne dont les ancêtres ont vécu dans le pays. Le terme *natif/native* répond à la première définition, mais relève de la langue générale (non des domaines spécialisés de l'immigration et de la citoyenneté), et le terme *naturel/naturelle* est considéré comme vieilli.

Les descendants des premiers occupants

Les descendants des premiers occupants se nomment *aborigènes*, *indigènes* et, aussi, *autochtones*. Tout en ayant le même sens, ces termes n'ont toutefois pas les mêmes emplois. Chez les Grecs, *autochtone* servait à distinguer les Athéniens, « issus du sol même », des peuples venus d'ailleurs s'établir en Grèce. Il est synonyme d'*aborigène*. Dans ce sens, l'adjectif *autochtone* a été enchâssé dans la *Loi constitutionnelle de 1982* (Partie II, art. 35, par. 2) : « Dans la présente loi, "peuples autochtones du Canada" s'entend notamment des Indiens, des Inuit [sic] et des Métis du Canada. » C'est également ce terme qui est utilisé, notamment, par l'Organisation des Nations unies, par l'Organisation des États américains et dans le *Lexique de la ZLEA**, où le nom français *autochtone* est rendu par *native people* et *aboriginal people* en anglais, par *indígenas* en espagnol et par *povos indígenas* en portugais. Au Canada, les *autochtones* sont également dénommés *membres des Premières Nations*.

Le terme *aborigène*, quant à lui, vient du latin *ab* (« de ») et de *origo, -inis* (« origine », « naissance »), et signifie « qui est présent dans le pays depuis son origine ». Il désigne un ou une autochtone dont les ancêtres sont considérés comme étant à l'origine du peuplement. Il s'utilise en particulier pour parler des premiers habitants d'Australie, bien qu'il puisse s'appliquer à d'autres premiers occupants. D'ailleurs, c'est ce même terme que l'on retrouve en anglais pour désigner ceux-ci. Il est synonyme d'*autochtone*, dont il ne diffère que par l'étymologie.

Quant au terme *indigène*, il est également polysémique. Synonyme d'*autochtone*, il désigne à la fois 1) une personne qui est originaire du pays où elle habite, par opposition aux étrangers, aux immigrants et aux conquérants, 2) une personne qui appartient à un groupe ethnique existant dans un pays avant sa colonisation, par opposition aux colons, et 3) une personne qui est établie depuis toujours sur le territoire qu'elle occupe. Ce terme a toutefois, en français, une connotation colonialiste bien qu'il s'utilise en espagnol et en portugais (*indígenas*) sans aucune connotation péjorative.

Les autres descendants

Les gens nés au pays, autres que ceux des Premières Nations, depuis l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui, s'appellent également des *autochtones*. L'écueil de cette dénomination tient à sa double acception. Il y a, bien sûr, des termes polysémiques qui sont viables; mais ayant été codifié dans les lois pour désigner, au Canada, les « Premières Nations », ce terme peut être difficilement utilisé par les Canadiens et les Canadiennes nés au pays mais qui ne sont pas d'origine amérindienne ni inuite. Ce terme, devenu trop spécialisé, empêche donc

* Zone de libre-échange des Amériques

les gens nés au pays d'avoir une désignation qui leur soit propre. De plus, il peut être ambigu, comme dans la phrase suivante : « Peut voter aux élections toute personne ayant la citoyenneté canadienne, qu'elle soit autochtone ou immigrée. »

En outre, parmi les termes dénommant les descendants des colonisateurs, il y a, au Québec, celui de *Québécois/Québécoises de souche* et celui de *Québécois/Québécoises pure laine*. Ces deux termes désignent les francophones du Québec qui ont pour ancêtres les colons français qui s'étaient établis sur le territoire de l'actuelle province de Québec à l'époque de la Nouvelle-France. Le terme *pure laine* constitue une métaphore; d'usage familier, il ne cause pas vraiment de problèmes. On ne peut en dire autant du terme *de souche*. De quelle « souche » parle-t-on en fait? Comme ces descendants ont aussi été appelés *Canadiens/Canadiennes* au temps de la Nouvelle-France, puis *Canadiens français/Canadiennes françaises* sous le régime anglais, puis *Québécois/Québécoises* depuis la Révolution tranquille (années 1960), devrait-on dire *de souche française*, *de souche canadienne*, *de souche canadienne-française* ou *de souche québécoise*? Cette dernière appellation porte à confusion puisque toute personne née au Québec est *de souche québécoise*, quelle que soit l'origine de ses ancêtres. Aussi est-elle à rejeter. On pourrait exclure *de souche française* puisque, déjà en Nouvelle-France, les personnes qui y étaient nées étaient appelées *canadiennes* pour les distinguer des habitants nés en France. *De souche canadienne* laisserait croire qu'il s'agit uniquement de toute personne née au Canada. *De souche canadienne-française* pourrait être le terme le plus approprié bien que *French Canadian* puisse avoir une connotation péjorative, notamment dans l'expression *French Canadian patois*, et rappeler une époque où ces « de souche » n'avaient pas un statut très valorisé. Quoi qu'il en soit, ces choix relèvent davantage de considérations politiques que terminologiques.

En résumé, pour désigner les gens nés dans un pays (quelle que soit leur ascendance), il y a plusieurs termes pour une même notion, termes qui n'ont toutefois pas le même statut : le terme *autochtone* relève de la langue spécialisée, le terme *natif/native*, de la langue générale, le terme *naturel/naturelle* est vieilli, de même qu'*indigène*. Pour nommer les gens aussi nés au pays, mais dont les ancêtres étaient les premiers occupants, il y a également plusieurs termes pour cette même notion qui ont une utilisation différente : le terme *indigène* a une connotation colonialiste, le terme *aborigène* est surtout employé, en français, pour désigner les premiers habitants d'Australie et le terme *autochtone* est codifié dans des textes de lois.

Les gens venus d'ailleurs

Les « fleurs » de style

Depuis le dix-huitième siècle, on utilise les termes *émigrant* et *émigré* pour désigner des personnes du point de vue du pays qu'elles quittent pour aller s'installer dans un autre pays et *immigrant* et *immigré* pour désigner ces mêmes personnes du point de vue du pays qui les accueille. Les termes *émigrant*, *émigré* et *immigré* semblent disparus de la langue courante. C'est peut-être sous l'influence de l'anglais qu'on n'a conservé que celui d'*immigrant/immigrante*. Aujourd'hui, cependant, on fuit ce terme comme la peste. Dans notre société politiquement correcte, avide d'euphémismes, on lui substitue d'autres termes, soit : *ethnique* (comme nom); *membre d'une communauté culturelle*, *membre d'une communauté ethnique* ou *membre d'une communauté ethnoculturelle*; *membre d'un groupe culturel*, *membre d'un groupe ethnique* ou *membre d'un groupe ethnoculturel*; *membre d'une minorité culturelle*, *membre d'une minorité ethnique* ou *membre d'une minorité ethnoculturelle*; *membre d'une minorité visible* et *membre d'une population issue de l'immigration* ou *personne issue de l'immigration*.

D'abord, le terme *ethnique*, comme nom, ne peut être utilisé pour désigner un individu. Il s'utilise pour dénommer un peuple d'un certain pays au même titre qu'un gentilé : p. ex. *L'ethnique de France est « Français »*. Il n'est donc pas valide pour rendre la notion d'*immigrant/immigrante*.

Par ailleurs, la référence à des membres de *communautés* ou *groupes culturels*, *ethniques* ou *ethnoculturels*, met l'accent sur des caractéristiques qui ne sont pas propres au statut d'immigrant ou d'immigrante des personnes appartenant à ces entités. On laisse supposer, par ces appellations, qu'il n'y a que les immigrants et les immigrantes qui puissent avoir une ethnie et une culture. De plus, *membre d'un groupe...* est une périphrase longue, lourde, qui ne satisfait pas aux critères de brièveté et de maniabilité propres à la création de nouveaux termes.

Quant à l'expression *personnes ou populations issues de l'immigration*, bien qu'elle fasse référence au statut d'immigrant ou d'immigrante de ces personnes, elle n'en demeure pas moins une circonlocution qui n'exprime pas une réalité d'une manière simple et directe. Elle contrevient donc, également, aux critères de brièveté et de maniabilité de la création lexicale.

Une personne appartenant à une *minorité visible* est une personne qui n'est ni de race blanche, ni Autochtone (du Canada) au sens de la *Loi sur l'équité en matière d'emploi* (1998). Ce terme ne s'applique pas uniquement aux personnes immigrantes bien que de nombreuses personnes immigrantes venant d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine répondent à cette définition. Quoi qu'il en soit, ce terme met l'accent sur une caractéristique raciale, religieuse, ethnique ou linguistique de ces personnes, mais non sur leur statut d'immigrant ou d'immigrante. De plus, le terme *minorité* renvoie à un groupe et non à un individu. Ainsi, on ne peut pas dire d'une personne qu'elle est *une minorité visible*; il faut dire qu'elle est *membre d'une minorité visible*. Donc, autre périphrase.

Les termes propres

Il existe pourtant deux termes appropriés pour désigner les personnes nées en dehors du pays où elles habitent. Ces termes sont *allochtone* et *allogène*.

Le terme *allochtone* signifie littéralement « terre d'ailleurs », du grec *allos*, « étranger », et *chtonos*, « terre ». Il s'oppose à *autochtone*, qui signifie littéralement « terre d'ici ». Il désigne une personne qui n'est pas née dans le pays où elle habite. Il s'utilise, parfois, depuis les années 1990, en sociologie et en politique, pour remplacer des expressions du type *issu de l'immigration* ou *d'origine étrangère*. Il a cours également aux Pays-Bas (*allochtoon*) et en Belgique (au départ en néerlandais, mais de plus en plus également en français) pour désigner des personnes ou des groupes de personnes d'origine étrangère et peut recouvrir différentes définitions, y compris légales. Le terme *allogène*, quant à lui, relève du domaine de l'anthropologie et désigne un ou une membre d'un groupe ethnique installé depuis relativement peu de temps sur un territoire et présentant encore des caractères raciaux ou ethniques qui le distinguent de la population autochtone. Il s'oppose à *autochtone* ou *indigène* au sens de « personne née dans un pays », mais est tombé en désuétude pour désigner des personnes.

En résumé, tous les euphémismes utilisés pour désigner les immigrants et les immigrantes pèchent contre la clarté de l'expression et n'ajoutent rien à la définition de ce qu'est une personne immigrante. De plus, une *minorité* implique qu'il existe une *majorité* correspondante. Or, les termes *majorité culturelle*, *majorité ethnique*, *majorité ethnoculturelle* et *majorité visible* existent-ils? Dans le même ordre d'idées, une *minorité* ou une *majorité visible* suppose qu'il y ait une *minorité* ou une *majorité invisible*. Tous ces termes n'apportent donc rien sur le plan terminologique. Aussi, il conviendrait d'utiliser le terme *allochtone*, de préférence à *allogène*, puisque ce terme bien formé est attesté dans des sources diverses : dictionnaires généraux, lexiques spécialisés, textes de lois dans les Pays-Bas et en Belgique et presse française.

Trois catégories

Somme toute, les dénominations utilisées pour rendre compte, du point de vue de leur origine, des personnes vivant dans un pays posent bien des problèmes. D'abord, pour les personnes nées au pays, le terme *indigène*, rare dans ce sens, peut être écarté mais celui d'*autochtone*, à cause de son caractère légal pour dénommer les descendants des premiers occupants d'un pays, entre en conflit avec le sens de « toute personne née dans un pays ». Aussi le terme *autochtone* pourrait quand même désigner les deux groupes de natifs en lui ajoutant le terme *aborigène* pour les natifs d'origine indienne, inuite ou métisse, ce qui permet d'éviter toute confusion. Quant aux termes qui désignent les personnes nées ailleurs que dans le pays où elles habitent, nous écartons tous les euphémismes formés à l'aide de périphrases ou de circonlocutions pour ne retenir que le terme traditionnel *immigrant/immigrante* et le terme *allochtone* remis à la mode. Ce dernier a l'avantage de former une paire de mots dérivés, *allophone/allochtone*, et de pouvoir s'unir à *autochtone* pour former l'opposition *autochtone/allochtone* qui constituera les dénominations des gens d'ici et des gens d'ailleurs. Ainsi, pour relever le défi de Cynthia Fleury, citée au début de ce texte, soit celui d'associer cohérence du langage et régime politique, on aurait, au Canada, trois catégories de citoyens et de citoyennes : des *autochtones aborigènes*, des *autochtones* et des *allochtones*. ■

Note

1 Fayard, 2005, p. 213.

À vous la parole

L'Actualité langagière vous donne la parole. La rédaction souhaite connaître votre opinion. Dans ce numéro-ci, une lettre adressée à Martine Racette et de bons mots pour Jacques Desrosiers.

Over to you...

Language Update is letting you have your say. We'd like to know your opinion. This issue features a letter to Martine Racette and compliments for Jacques Desrosiers.

Bonjour,

Je voulais juste vous dire combien j'ai apprécié le joli papier, « Petite montée de lait », informatif à souhait, que vous avez signé dans *L'Actualité langagière* de septembre 2010. Je tiens notamment à vous lever mon chapeau pour avoir réussi à articuler, en quelques lignes à peine, mon inconfort avec le redoublement du pronom, quelque chose que je tente de faire depuis quelques lunes déjà, sans grand succès.

Vincent Beaulieu, Ottawa

Monsieur,

Je tiens à vous remercier pour le numéro de septembre de *L'Actualité langagière*. Je suis d'accord avec ce que monsieur Jacques Desrosiers écrit dans sa chronique portant sur le français pratique, en ce qui concerne l'expression « sur la terre comme au ciel », qui fait partie du Notre Père : « La personne qui prie demande en fait que la volonté divine s'exerce sur la terre comme elle s'exerce déjà au ciel. Car, en langage théologique, la volonté divine s'exerce parfaitement dans la sphère céleste. En langage profane, demander que la volonté divine s'exerce dans le ciel dépasse le champ des compétences de la personne qui prie, et contredit des principes fondamentaux du christianisme. » Cela me semble tout à fait juste. Le sens de cette expression apparaît d'ailleurs clairement dans la version anglaise du Notre Père qui m'est familière, c'est-à-dire : « [...] Thy will be done on earth as it is in heaven ».

Louise Carrier, Montréal

Une personne appartenant à une *minorité visible* est une personne qui n'est ni de race blanche, ni Autochtone (du Canada) au sens de la *Loi sur l'équité en matière d'emploi* (1998). Ce terme ne s'applique pas uniquement aux personnes immigrantes bien que de nombreuses personnes immigrantes venant d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine répondent à cette définition. Quoi qu'il en soit, ce terme met l'accent sur une caractéristique raciale, religieuse, ethnique ou linguistique de ces personnes, mais non sur leur statut d'immigrant ou d'immigrante. De plus, le terme *minorité* renvoie à un groupe et non à un individu. Ainsi, on ne peut pas dire d'une personne qu'elle est *une minorité visible*; il faut dire qu'elle est *membre d'une minorité visible*. Donc, autre périphrase.

Les termes propres

Il existe pourtant deux termes appropriés pour désigner les personnes nées en dehors du pays où elles habitent. Ces termes sont *allochtone* et *allogène*.

Le terme *allochtone* signifie littéralement « terre d'ailleurs », du grec *allos*, « étranger », et *chtonos*, « terre ». Il s'oppose à *autochtone*, qui signifie littéralement « terre d'ici ». Il désigne une personne qui n'est pas née dans le pays où elle habite. Il s'utilise, parfois, depuis les années 1990, en sociologie et en politique, pour remplacer des expressions du type *issu de l'immigration* ou *d'origine étrangère*. Il a cours également aux Pays-Bas (*allochtoon*) et en Belgique (au départ en néerlandais, mais de plus en plus également en français) pour désigner des personnes ou des groupes de personnes d'origine étrangère et peut recouvrir différentes définitions, y compris légales. Le terme *allogène*, quant à lui, relève du domaine de l'anthropologie et désigne un ou une membre d'un groupe ethnique installé depuis relativement peu de temps sur un territoire et présentant encore des caractères raciaux ou ethniques qui le distinguent de la population autochtone. Il s'oppose à *autochtone* ou *indigène* au sens de « personne née dans un pays », mais est tombé en désuétude pour désigner des personnes.

En résumé, tous les euphémismes utilisés pour désigner les immigrants et les immigrantes pèchent contre la clarté de l'expression et n'ajoutent rien à la définition de ce qu'est une personne immigrante. De plus, une *minorité* implique qu'il existe une *majorité* correspondante. Or, les termes *majorité culturelle*, *majorité ethnique*, *majorité ethnoculturelle* et *majorité visible* existent-ils? Dans le même ordre d'idées, une *minorité* ou une *majorité visible* suppose qu'il y ait une *minorité* ou une *majorité invisible*. Tous ces termes n'apportent donc rien sur le plan terminologique. Aussi, il conviendrait d'utiliser le terme *allochtone*, de préférence à *allogène*, puisque ce terme bien formé est attesté dans des sources diverses : dictionnaires généraux, lexiques spécialisés, textes de lois dans les Pays-Bas et en Belgique et presse française.

Trois catégories

Somme toute, les dénominations utilisées pour rendre compte, du point de vue de leur origine, des personnes vivant dans un pays posent bien des problèmes. D'abord, pour les personnes nées au pays, le terme *indigène*, rare dans ce sens, peut être écarté mais celui d'*autochtone*, à cause de son caractère légal pour dénommer les descendants des premiers occupants d'un pays, entre en conflit avec le sens de « toute personne née dans un pays ». Aussi le terme *autochtone* pourrait quand même désigner les deux groupes de natifs en lui ajoutant le terme *aborigène* pour les natifs d'origine indienne, inuite ou métisse, ce qui permet d'éviter toute confusion. Quant aux termes qui désignent les personnes nées ailleurs que dans le pays où elles habitent, nous écartons tous les euphémismes formés à l'aide de périphrases ou de circonlocutions pour ne retenir que le terme traditionnel *immigrant/immigrante* et le terme *allochtone* remis à la mode. Ce dernier a l'avantage de former une paire de mots dérivés, *allophone/allochtone*, et de pouvoir s'unir à *autochtone* pour former l'opposition *autochtone/allochtone* qui constituera les dénominations des gens d'ici et des gens d'ailleurs. Ainsi, pour relever le défi de Cynthia Fleury, citée au début de ce texte, soit celui d'associer cohérence du langage et régime politique, on aurait, au Canada, trois catégories de citoyens et de citoyennes : des *autochtones aborigènes*, des *autochtones* et des *allochtones*. ■

Note

1 Fayard, 2005, p. 213.

À vous la parole

L'Actualité langagière vous donne la parole. La rédaction souhaite connaître votre opinion. Dans ce numéro-ci, une lettre adressée à Martine Racette et de bons mots pour Jacques Desrosiers.

Over to you...

Language Update is letting you have your say. We'd like to know your opinion. This issue features a letter to Martine Racette and compliments for Jacques Desrosiers.

Bonjour,

Je voulais juste vous dire combien j'ai apprécié le joli papier, « Petite montée de lait », informatif à souhait, que vous avez signé dans *L'Actualité langagière* de septembre 2010. Je tiens notamment à vous lever mon chapeau pour avoir réussi à articuler, en quelques lignes à peine, mon inconfort avec le redoublement du pronom, quelque chose que je tente de faire depuis quelques lunes déjà, sans grand succès.

Vincent Beaulieu, Ottawa

Monsieur,

Je tiens à vous remercier pour le numéro de septembre de *L'Actualité langagière*. Je suis d'accord avec ce que monsieur Jacques Desrosiers écrit dans sa chronique portant sur le français pratique, en ce qui concerne l'expression « sur la terre comme au ciel », qui fait partie du Notre Père : « La personne qui prie demande en fait que la volonté divine s'exerce sur la terre comme elle s'exerce déjà au ciel. Car, en langage théologique, la volonté divine s'exerce parfaitement dans la sphère céleste. En langage profane, demander que la volonté divine s'exerce dans le ciel dépasse le champ des compétences de la personne qui prie, et contredit des principes fondamentaux du christianisme. » Cela me semble tout à fait juste. Le sens de cette expression apparaît d'ailleurs clairement dans la version anglaise du Notre Père qui m'est familière, c'est-à-dire : « [...] Thy will be done on earth as it is in heaven ».

Louise Carrier, Montréal

L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

***L'Actualité langagière*, c'est**

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus®*, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

***Language Update* is**

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus®*, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca